



HAL
open science

Voisins solidaires : le voisinage comme support à l'inclusion des réfugiés ?

Lucie Sémété

► **To cite this version:**

Lucie Sémété. Voisins solidaires : le voisinage comme support à l'inclusion des réfugiés ?. Architecture, aménagement de l'espace. 2019. dumas-02871337

HAL Id: dumas-02871337

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02871337>

Submitted on 17 Jun 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

VOISINS SOLIDAIRES

Le voisinage comme support à
l'inclusion des réfugiés?

Mémoire 2019
Lucie sémété

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Mémoire de master,
sous la direction de Laurent Devisme
École Nationale Supérieure d'Architecture de Nantes Juin 2019

Lucie Sémété

Je tiens à remercier,

Laurent Devisme, pour votre suivi et vos conseils
bienveillants,

Christian, Jean-Paul, Clothilde, Mario, Djime, Choueb, Yan-
nick, Adèle, Anne et Fatima pour votre temps accordé lors de
nos entretiens,

Nilder pour tes conseils et ton temps.

Avant propos	11
Introduction	17
PARTIE 1/ ETATS DES LIEUX	25
Chapitre 1 : Les 3 maisons de la gilarderie : un squat se pérenise	27
Une arrivée discrète dans le quartier.....	29
Une mobilisation de voisins solidaires.....	31
Quel futur ?.....	32
Relevé habité avec le co.Moustache.....	33
Rencontre avec un habitant du squat.....	38
Chapitre 2 : Clos Toreau, un quartier populaire et mixte accueille des réfugiés	41
Un quartier populaire face à la gentrification.....	42
L'arrivée surprise des migrants.....	43
Des stéréotypes sociaux.....	44
Une mixité culturelle présente.....	45
La mixité sociale engendrée par l'arrivée des réfugiés.....	53
Chapitre 3 : Saint-Brevins-Les-Pins, un accueil mouvementé	53
Une ville balnéaire.....	53
Des résistances sociales.....	55
D'une situation violente à un élan de solidarité.....	70
Un engagement qui se poursuit.....	75
Un deuxième accueil plus serein.....	75

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

PARTIE 2 / RETOUR ET ANALYSE	83		
Chapitre 1: La solidarité des voisins	85		
Les origines de l'engagement des voisins.....	85		
Une hospitalité différente en fonction de la catégorie sociale du quartier/commune.....	89		
<i>environnement stable vs. fragile</i>			
<i>entiment d'infériorité social</i>			
Chapitre 2 : Réinventer un quartier	97		
Un voisinage qui se redéfinit.....	97		
<i>entre voisins et voisins</i>			
<i>entre voisins et réfugiés</i>			
<i>le rôle du voisin solidaire au sein du quartier</i>			
Les initiatives locales autour d'un projet commun	103		
<i>le concept de maison d'accueil</i>			
<i>entre dispositif public et privé</i>			
Chapitre 3 : Vivre ensemble	111		
L'hospitalité.....	111		
Aller vers l'Autre	112		
<i>une peur réciproque</i>			
<i>franchir la porte</i>			
			Un décalage culturel provoquant malentendu et ambiguïté.....
			<i>une coordination nécessaire</i>
			<i>le rapport à la femme</i>
			<i>intégration / adaptation</i>
			Un enrichissement culturel.....
			Conclusion
			115
			120
			123

AVANT PROPOS

Durant mon séjour d'une année en Amérique du Sud, je ne portais pas beaucoup d'attention à l'actualité Française. Jusqu'au jour où je suis tombé sur un article Ouest France sur facebook montrant le square Daviais recouvert de tentes quechua. Comment se fait-il qu'un an auparavant lorsque j'étais encore en France, je n'avais jamais vu ce phénomène migratoire ? A ce moment là, l'ampleur des migrations et le manque de structures accueillantes étaient telles qu'un camp de migrants s'était installé au cœur du centre ville de Nantes. L'image me semble irréaliste. Je me demande alors pourquoi ces gens ayant fui leur pays à cause des guerres ou des persécutions, ne sont pas secourus à leur arrivée par l'Etat Français et par les citoyens ? Je me renseigne un peu plus en posant des questions à ma famille et mes amis restés en France: Alors que certains me manifestent leurs craintes : « *Les violences ont augmentés depuis qu'ils sont ici* » « *Ils ne respectent rien, il y a des déchets partout ! J'irais pas les aider, il faut faire un effort si ils veulent s'intégrer en France !* », d'autres se sentent impuissants ou indifférents.

Pourquoi me suis-je senti concernée?

A ce moment là, j'effectuais un stage avec l'agence Ruta4 en Colombie. Leur travail gravite autour des problématiques sociales du pays, entre autres des communautés laissées pour compte sans aucune reconnaissance de la part de l'Etat. Peut être que ma confrontation avec des personnes vulnérables en Colombie m'a sensibilisé à celle des personnes exilées en France, eux aussi laissés pour compte.

Je me suis promis de faire quelque chose à mon retour.

Arrivé à Nantes en septembre, je passe pour la première fois devant le square Daviais. Je détourne le regard. Je fais comme

si c'était normal, je passe... Je regarde les gens qui marchent, ceux en vélos, avec leur enfants ou avec leur amis, riant, passant devant le square sans aucune attention donné au camp de migrant. La scène est surréaliste. Le camp fait parti du paysage de Nantes ; on s'habitue. Avec une amie nous décidons de nous rendre à l'intérieur. Nous traversons le camps. Les gens se lavent, un salon de coiffure est improvisé, d'autre se réunissent pour manger ou jouer. Une vie s'invente, un quotidien se créer. C'est comme si c'était un quartier de la ville. Nous avançons jusque devant une cabane qui sert d'accueil et de bibliothèque. Elle est tenue par un SDF et un ancien Zadiste anarchiste. Ils nous racontent le quotidien difficile, les conditions sanitaires déplorables, le manque d'aide de la ville. Une réalité invisible.

Que faire à mon échelle ? Et comment ? Je décide de faire un PPE (Projet personnel étudiants) avec deux amis. L'enjeu du PPE est de faire une activité en dehors de l'école qui œuvre pour le bien commun tout en validant des ECTS. Nous nous rapprochons donc de l'association L'autre Cantine. Très vite, nous nous rendons compte qu'il manque de locaux pour les cours de Français. Ils ont lieux à l'extérieur : pas très dérangement en été, mais l'hiver approche. Nous entamons donc les démarches pour donner les cours dans les locaux de l'école d'architecture. Certains nous félicitent d'avoir mis en place ce système de solidarité, certains veulent nous aider « *J'attendais que quelque chose comme ça se mette en place !* ». Nous créons alors « Coucou c'est nous ». Sur une durée de cinq mois, notre action a d'ores et déjà rassemblé une trentaine d'élèves et bénévoles hebdomadairement. À l'avenir, nous aimerions évoluer en association dans le but d'implanter notre projet de manière pérenne au sein de l'école. Cette initiative citoyenne et solidaire à laquelle nous prenons part relève d'un engagement qu'il serait bénéfique de faire partager au sein de notre cursus. Par ailleurs, je m'engage également avec le collectif moustache composé d'étudiants de

l'ENSA. Nous faisons des relevés habités et architecturaux des différents squats afin d'en améliorer les conditions de vie. Du fait de mon engagement, je découvre progressivement tout un réseau de solidarité dense et complexe dont je fais parti. Des gens aident dans leur coin, d'autre sont dans des associations, ou dans des collectifs. L'engagement est ponctuel, discret, militant ou revendicatif. Ils se retrouvent, se croisent dans les foyers, dans les squats. Ils ne se connaissent pas mais oeuvrent pour la même cause. Qu'est ce qu'il les animent ? Et comment l'arrivée d'un groupe de personnes « *vulnérables* » fait naître des solidarités nouvelles dans un monde individualiste où le repli sur soi gagne du terrain ?



@ photo Ouest France 2018



@ Coucou c'est nous, échauffement physique avant les cours de Français, 2019

INTRODUCTION

« *L'un aurait pu être là où l'autre actuellement se trouve* ».
(cf :René Scherer, Zeus Hospitalier : Eloge de l'hospitalité, Pris, La Table Ronde, 2005)

L'un aurait pu être moi, ma famille, mes amis... Nous aussi, nous aurions pu être à la place des personnes réfugiées contraintes de se déraciner de leur pays face à une situation qui ne respecte plus les droits de l'Homme.

Aujourd'hui, en France et en Europe, je ressens la montée de la peur de l'étranger. Peut être en cause les médias et le discours politique qui nous dépeignent une figure violente, pauvre, et inculte alimentant ainsi nos préjugés. Le demandeur d'asile est absorbé dans la masse d'un groupe homogène de migrants qui ne cesse de croître et qui représente une menace. Ils sont répartis et identifiés non plus sous la forme d'une personne avec un nom et prénom mais sous la forme d'une identité administrative (migrants climatiques, politiques, économiques). On ne s'attarde pas sur l'individualité de la personne, son histoire ou ses difficultés. Pourtant, quitter son pays n'est pas une option, il

est absolument vital de trouver sécurité et hospitalité.

L'article 13 de la déclaration universelle des droits de l'Homme est clair : « *Toute personne a le droit de circuler librement et de choisir sa résidence à l'intérieur d'un État. Toute personne a le droit de quitter tout pays, y compris le sien, et de revenir dans son pays.* » L'Etat adopte pourtant une politique ambiguë de déguerpissement sous prétexte de sécurité face à un fléau incontrôlable et grandissant. Nantes par exemple, le square Daviais a été fermé avec des barrières suite à l'expulsion du camp, à Mangin des gravats ont été déchargés sous le pont afin d'éviter toute réinstallation... L'exilé est traité comme un indésirable plutôt qu'en hôte, cristallisant une « *crise de l'accueil* »¹ pour reprendre les termes de Cyril Hannape.

La question du respect des droits humains fondamentaux est là. Elle trouve certainement une réponse par le biais de l'engagement des citoyens convaincus qu'il faut faire quelque chose, que le pire serait de ne rien faire. Lors de mon investissement dans des associations aidant les réfugiés, j'ai découvert tout un réseau complexe et dense de solidarité. Je m'aperçois d'une France invisible où l'hospitalité prend lieux localement: Nantes, Grande-Synthe, Barcelonnette, Briançon² la vallée de la Roya³... Mais aussi dans les communes où les gestes de solidarité se démultiplient allant même jusqu'à la désobéissance civile où la solidarité devient un délit (le cas de Cedric Herrou a été largement médiatisé). L'attitude optimiste et volontaire des personnes engagées interroge les mécanismes d'entraide et de solidarité dans une société où l'individualisme et le repli sur soi

1. ANTARES BASSIS. La ville monde, France, 2018

2. MICHEL AGIER. L'étranger qui vient, repenser l'hospitalité. Edition du Seuil, France, 2018

3. BAUDOIN et TROUBS. La Roya est un fleuve. L'association, collection Eperluette, 2018

gagnent du terrain. Je cherche à comprendre quel est le déclic qui nous pousse à agir. Par quels mécanismes nous tendons la main ? Pourquoi certains y sont indifférents? Et si la solidarité développait notre sens de la communauté?

La solidarité n'est pas un acte isolé confronté à la triste réalité. La solidarité se revendique parfois comme un mouvement social militant à l'échelle d'un pays ou d'une ville très médiatisé. Mais elle peut aussi être plus discrète. Agir puisque l'appel au secours a été entendu devant notre porte. C'est de cette hospitalité dont je veux parler, celle qui est communautaire et propre à un quartier. Là où être solidaire devient un projet commun entre voisins. Elle est accompagnée d'une conviction que « *le voisinage des vies proches et des vies éloignées est désirable* » comme le souligne Fabienne Brugère et Guillaume Le-Blanc dans leur dernier ouvrage.¹ Ils ajoutent les paroles de Kant « *la terre étant sphérique, les hommes ne peuvent s'y disperser à l'infini, mais ils doivent finalement supporter la promiscuité, personne n'ayant originellement le droit qu'un autre à être à un endroit donné de la terre. Et ce qui est vrai avec l'intensification des voyages, des commerces, des guerres et dans le contexte d'une planète de plus en plus peuplée.* » En effet qu'on le veuille ou non nous sommes tous voisins. Le voisinage est l'espace sensible de la coexistence. C'est là où le lien social se crée autour d'un lieu commun, généralement d'un quartier. Parfois le voisinage induit un entre-soi

Je cherche à étudier comment la cohabitation se passe lors de l'arrivée d'un groupe de réfugiés dans un quartier. Comment le voisinage se redéfinit et comment l'entre soi des habitants est remis en cause ? Quelles connexions la solidarité

1. BRUGÈRE Fabienne, LE BLANC Guillaume. La fin de l'hospitalité, l'Europe terre d'asile ? Edition Champs essai, 2017

gèrent? Et comment ces actions s'inscrivent-elles dans la politique locale ? Ces questions permettent de saisir comment l'enjeu de l'accueil refaçonne les liens sociaux, les valeurs et les émotions collectives, et interrogent les définitions pratiques de ce qu'est la citoyenneté prise dans un jeu de frontière.

Selon Cyril Dion, tout naît d'un récit. Pour adhérer à un projet, à une idée, l'être humain a besoin qu'on lui raconte une histoire. Nous avons besoin de rêver, d'imaginer quelles maisons nous pourrions habiter, imaginer le monde dans lequel nous vivons, de quelle façon nous pourrions vivre ensemble, décider ensemble. Au fur et à mesure ce genre de récit pourrait changer nos représentations, « *contaminer positivement les esprits, et s'ils sont largement partagés, se traduire structurellement dans des entreprises, des lois, des paysages...* »¹ Et si la « *ville accueillante* » de Cyril Hannape devenait l'amorce d'un récit positif menant à une politique de l'accueil plus respectueuse? La solidarité et l'hospitalité pourraient-elles devenir le ciment des valeurs de notre société, d'un monde plus ouvert, bienveillant, sans peur de l'Autre?

Je m'appuierais sur 3 quartiers / commune où j'ai enquêté. Le premier est le quartier de la Gilarderie, où un squat se pérenise à l'initiative des voisins. J'ai découvert ce squat par mon engagement au sein du collectif moustache et le rôle des voisins solidaires a attisé ma curiosité. Ensuite j'ai étudié le foyer de Saint-Brevin-Les-Pins où des réfugiés ont été accueilli le temps de l'hiver sous de vives manifestations. Et pour finir, le quartier du Clos Toreau m'a intéressé pour sa différence. C'est un quartier populaire et mélangé culturellement où des exilés ont été placés. Cette recherche s'appuie sur un travail de ter-

rain, à l'issu duquel j'ai mené plusieurs entretiens. Ils ont pour objectif d'appréhender le sens que les habitants donnent à leurs actions, et la façon dont ils s'investissent dans des pratiques de solidarité envers les migrants. De plus cette méthode vise à saisir la dimension sociale de cet accueil et de ce que ça génère à l'intérieur du quartier et du voisinage.

1. DION CYRIL. Petit manuel de résistance contemporaine. Edition Domaine du possible, Actes Sud, 2018

Marinette, ma grand-mère, 90 ans, habite un petit village d'Auvergne depuis toujours. Mes parents habitent juste en face, mon oncle et ma tante à côté, mes cousins plus loin. Avec ses 600 habitants, tout le monde se connaît depuis toujours, tout le monde connaît les histoires de tout le monde, et tout le monde parle sur tout le monde. Et Marinette n'en perd pas une miette, elle sait tout sur tout.

Elle est toujours aux aguets, cachée derrière les rideaux de la fenêtre du salon donnant sur la route principale du village. Elle observe, qui passe, qui arrive, qui se promène, qui a une nouvelle voiture... «*Mais m'enfin! Je connais plus personne, t'as reconnu qui c'était?*» Le village de 600 habitants a grandi. Moi non plus je ne reconnais plus personne.

Les temps changent, le village n'est plus comme avant, les gens ne se connaissent plus forcément, ils viennent d'ailleurs, et parfois même ils viennent d'autre pays. A commencer par ma mère, une des premières étrangères du village. Mon père, fils unique de Marinette, s'est entiché lors d'un voyage d'une polonaise, ma mère. Comprenez bien que 30 ans avant, dans un village perdu du Cantal, l'intégration pour une étrangère n'était pas des plus simples.

La tragédie continue, mon frère s'est récemment marié à une Mexicaine. Ma cousine à un Congolais du nom de Boubakar. (Mamie ne se souvient d'ailleurs jamais de son prénom «*Il est sympa Bamboula!*» dit-elle). Et pour finir, mon petit ami est Colombien et noir. Les présentations n'étant pas encore faites, le choc est à venir. «*Il est noir, noir, noir?*» dit-elle. Des noirs on en voit pas beaucoup dans le village. Marinette, tout comme les anciens du village, n'est pas raciste, elle n'est juste pas habituée à voir des gens de couleur.

Il me vient alors une question, une préoccupation. Face à l'afflux massif d'immigrés, et leur dispatchements dans certaines petites communes de France, je m'imaginai avec amusement la réaction de ma Mamie, et en général, des anciens

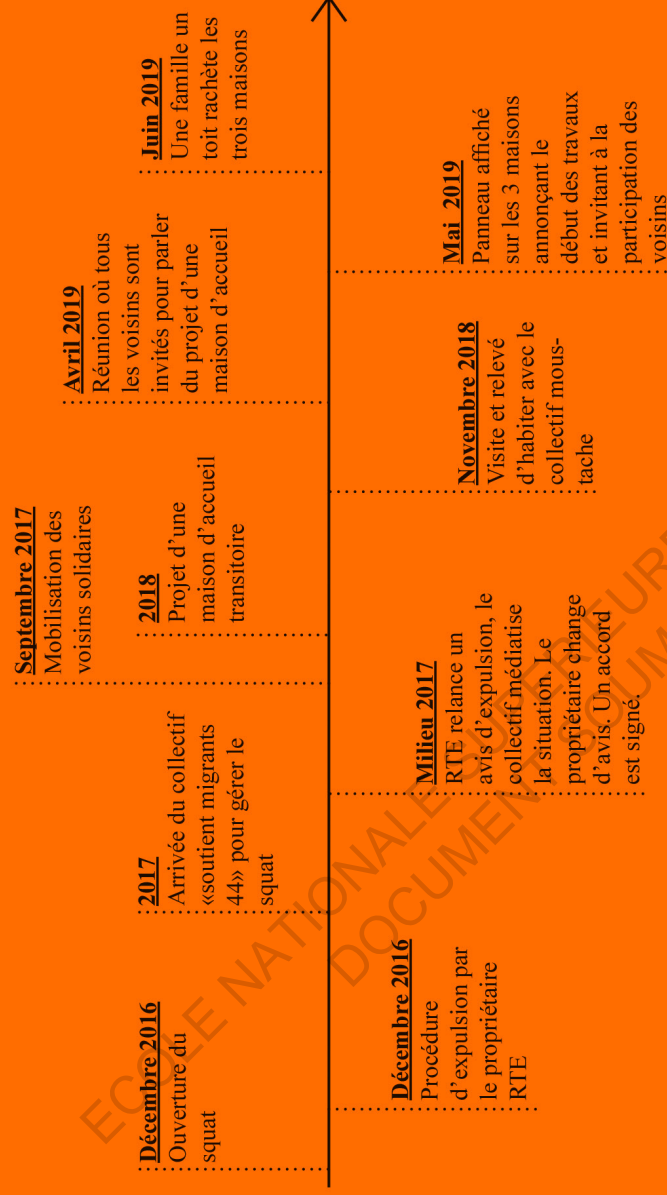
habitants du village. Ce moment où l'entre-soi confortable et quotidien est bousculé par l'arrivée d'un groupe de personnes étrangères, parlant une autre langue, ayant une autre culture... Comment se passerait l'intégration?

Y aurait-il une inquiétude, ou un recroquevillement sur soi, ou bien un élan de solidarité, une envie de se rencontrer et d'apprendre à se connaître?

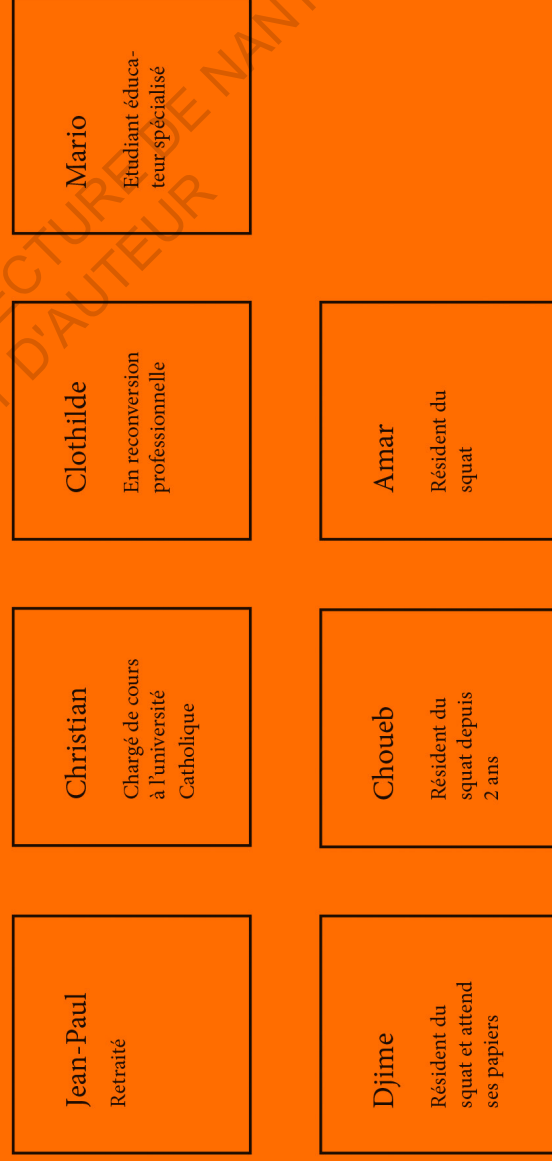
ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

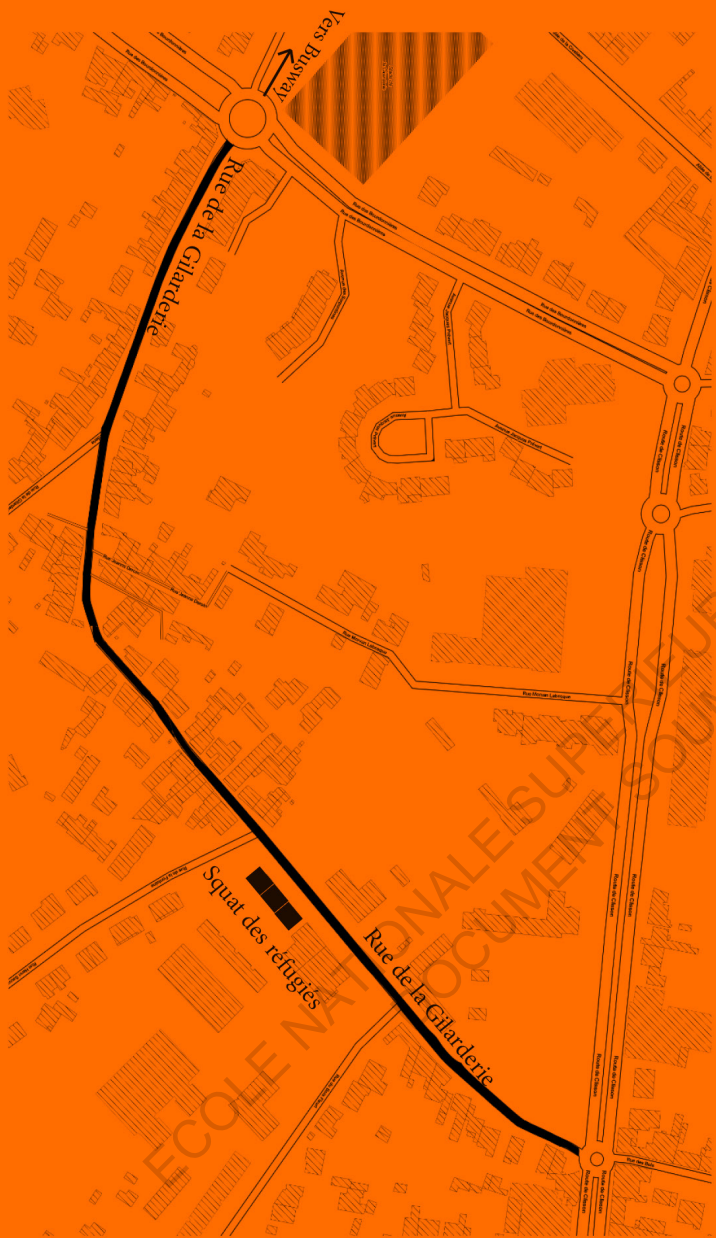
Partie 1
ETATS DES LIEUX

Frise Chronologique - La Gilarderie - 30 réfugiés



Les habitants rencontrés





Chapitre 1

LES 3 MAISONS DE LA GILARDERIE : UN SQUAT SE PÉRÉNISE

Le quartier de la Gilarderie est un quartier résidentiel aisé situé au Sud de Nantes. Il regroupe une importante population de foyers âgés mais depuis peu de nouvelles familles viennent s'y installer. Il est desservi par le busway permettant d'être rapidement dans le centre ville.

Le squat se situe rue de la Gilarderie en plein cœur du quartier. Ce sont trois maisons accolées des années 60 qui appartiennent à RTE (Réseau de Transport Electrique). A l'époque elles servaient d'hébergement pour les employés faisant des permanences sur le site le week end. Aujourd'hui les missions sont plus courtes et les employés ne voyagent plus avec toutes leurs familles laissant les maisons inoccupées. RTE a alors pour ambition de les vendre ou de les démolir pour en faire une aire de stationnement.

C'est en décembre 2016 que les maisons sont ouvertes par une dizaine de réfugiés africains sans papiers. RTE a donc lancé une procédure d'expulsion qui a été repoussée en mars dû à la trêve hivernale. Face à l'afflux de migrants toujours plus nombreux, ils sont rapidement 55, et aux problèmes de gestion d'habitat, le collectif « soutient migrants 44 » a été appelé. En 2017, RTE relance un avis d'expulsion mais le collectif décide

de médiatiser cette situation et de rencontrer le syndicat d' EDF afin d'éviter la mise à la rue des occupants. Sous la pression, le propriétaire change d'avis. Ce n'est pas tant un problème financier mais avant tout une question de responsabilité, l'expulsion permet d'éviter tous risques en cas d'incident. Le propriétaire a même montrer son envie d'aider personnellement le collectif.

Peu de temps après, un protocole a été signé entre RTE et le collectif « soutien migrants 44 » fixant les règles de vie des trois maisons. Entre autre, RTE exige qu'il n'y ai pas de nouvelles entrées de migrants afin d'arriver à un nombre stable de 25 occupants. Il ne s'agit pas d'expulser des personnes en trop mais d'être patient que les gens partent d'eux même en fonction de leurs projets de vie. Ainsi la place dégagée n'est pas proposée à quelqu'un d'autre. Cette règle là permet d'améliorer les conditions de vie en réduisant le nombre de personnes par chambre. RTE réclame aussi le respect des locaux refait à neuf et le respect du voisinage. Afin de vérifier le bon fonctionnement du squat, il participe aux réunions du collectif qui ont lieu à l'intérieur des maisons. Il prend à sa charge les changements de serrures afin de sécuriser toutes les portes ainsi que le coût de l'électricité et de l'eau¹. Par ailleurs le squat est occupé majoritairement par des personnes de même origine, Soudanais et Tchadien, ce qui permet une bonne organisation des maisons et une cohabitation plus facile.

En parallèle un groupe de voisins solidaires (Mario, Jean-Paul, Christian, Clothilde) s'est crée afin d'accueillir des occupants des maisons en apportant les besoins de première nécessité (couverture, nourriture, lave-linge..). D'abord par curiosité et désir de connaître l'autre, ils se sont peu à peu investi dans l'avenir des 3 maisons et essaient d'intégrer les exilés dans

1. MARCHESSAUX Clément, L'hospitalité une histoire sans fin, ENSAN

une vie de quartier en organisant des fêtes, des repas, des cours de français... Ils ont aussi le rôle de garant et gèrent les soucis quotidiens du voisinage (bruit, poubelles...). Aujourd'hui les voisins solidaires ont un rôle important dans le fonctionnement des 3 maisons et permettent de soulager la charge de travail du collectif « soutien migrants 44 ». Une confiance a vite été établie entre le collectif, RTE, les voisins solidaires et les réfugiés afin de trouver un équilibre harmonieux.

« *Qu'est ce que vous voulez faire de ces maisons ?* » a demandé le collectif aux voisins solidaires. Il est vrai que la situation est stable mais provisoire. Il faut alors trouver une solution plus pérenne. Depuis 2018, l'idée d'une maison d'hébergement transitoire germe dans la tête des voisins solidaires. Ce serait une maison qui accueillerait les réfugiés, mais à termes toutes autres populations fragiles. Les voisins ont donc sollicité « une famille, un toit », acteur social de la région qui a des initiatives de rachats de maisons afin d'héberger les personnes en difficultés. Le projet est bien avancé puisque l'association va racheter les 3 maisons à RTE pour 1 euro symbolique d'ici le mois de juin. Une première enquête a été effectuée auprès des occupants du squat afin de dégager des demandes, des souhaits concernant une possible amélioration de leur habitat. Le collectif moustache prend part au projet à ce moment là. C'est un regroupement de plusieurs collectifs de l'ENSA et de certains étudiants dont je fais partie. Nous avons repris les conclusions de l'enquête pour créer un relevé habité et architecturale afin d'adapter les lieux aux occupant.

Une arrivée discrète dans le quartier

Après ma visite du site, je contacte Christian, un voisin solidaire. Je veux en savoir plus sur le début de l'installation des réfugiés dans le quartier. Il habite dans le quartier depuis 62 ans

où il a grandi et où il y « *mourra*. » Actuellement chargé de cours à l'Université Catholique de Rezé, il s'investit également dans d'autres projets. Il est en train de créer une association juridique proposant une animation sur la sèvre qui borde le quartier. Il est aussi actif dans une association de quartier et fait partie d'un groupe de musique. Récemment il a décidé de s'engager dans les municipales de 2020. « *Je suis dans une dynamique d'être au service d'un quartier, d'une rue, de gens. Ne pas vivre tout seul dans un petit coin.* » C'est certainement cette dynamique là qu'il l'a poussé à envoyer une lettre à la mairie de Nantes, peu avant l'arrivée des réfugiés, informant que les 3 maisons du quartier sont vides depuis longtemps et pourraient servir à des gens en difficulté. En vain...

Quelques mois après, les trois maisons sont ouvertes illégalement. Christian l'apprend par le biais d'articles de presses dénonçant RTE de vouloir expulser des personnes à la rue. N'étant pas souvent dans le quartier puisque très pris professionnellement, il entendait parler les voisins de la présence de la police dans la rue. Il a aussi remarqué un écrit sur les boîtes aux lettres des 3 maisons disant que des personnes venaient vivre ici le temps de trouver un autre logement. Estimant qu'il avait déjà contribué par le biais de sa réclamation à la mairie, il s'est « *carapaté* » dans sa maison sans « *lever le petit doigt* ». Il se sentait trop occupé pour intervenir à ce moment là. Christian ignore toujours si sa lettre a aidé à quelque chose.

Peu après je rencontre Clothilde. Elle est mariée, a deux enfants, et est en reconversion professionnelle. Elle est installée dans la rue de la Gilarderie depuis 3 ans. Elle dit avoir remarqué le passage quotidien de personnes réfugiées dans sa rue menant au busway. Le quartier n'étant pas mixte, la remarque est immédiate. « *J'avais remarqué avant qu'il y avait des jeunes africains dans le quartier, et le quartier n'étant pas vraiment mixte. Tu les vois quoi. Je me suis dit qu'il y avait quelque part un centre d'accueil ou un centre administratif. Et puis dans la rue il n'y*

a pas beaucoup de passage à pied aussi. C'est aussi pour ça que tu les remarques. » Jean-Paul, ancien professeur et retraité, habite le quartier depuis les années 80. Il a aussi remarqué ce passage inhabituel ce qui lui a mis la puce à l'oreille. « *J'ai vu qu'il y avait beaucoup de personnes africaines qui arrivaient.* » Il décide donc de les aider en leur apportant de la nourriture et des vêtements « *c'est venu comme ça.* » Face à la détresse de ces jeunes hommes, il essaiera de mobiliser le plus de voisins possible pour leur venir en aide.

Une mobilisation de voisins solidaires

Jean-Paul préoccupé par la précarité des réfugiés fraîchement arrivés dans son quartier, décide de lancer un appel à l'aide en distribuant des tracts dans le quartier et en faisant du porte-à-porte. « *C'est là qu'on se rend compte un peu de visu de ce qu'il se passe. Il y a un bon accueil ou un moins bon accueil. Il y en a quelques-uns de pas très délicats.* » Il rencontre ainsi Mario, un étudiant en BTS SP3S. Lui aussi voyait passer quotidiennement les occupants du squat devant chez lui. C'est le prospectus de Jean-Paul qui a été le déclic de son investissement « *Je suis allé voir Jean-Paul et il m'a présenté les gars. Je me suis investie, j'ai participé aux réunions et ça s'est fait au fur et à mesure.* » Jean-Paul et Mario commencent alors à participer aux réunions à l'intérieur de la maison avec l'aide du collectif « *soutient migrants*⁴⁴ ». Concernés par l'intégration des réfugiés dans le quartier, ils organisent des fêtes et des goûters où tous les voisins sont invités afin de provoquer la rencontre. Le but est de « *faire sortir les voisins de leurs maisons* » et démonter les préjugés et craintes que les voisins peuvent avoir vis-à-vis des réfugiés. « *C'est surtout le fait de passer la porte des trois maisons. Certains l'on fait.* » me précise Jean-Paul. Clothilde fait partie de ceux qui ont franchi le pas. Lorsqu'elle a reçu l'invitation à un goûter, elle décide de s'y rendre avec sa famille. Elle

rencontre alors Jean-Paul et décide de s'investir en donnant des cours de français les vendredi à l'intérieur même des maisons. Etant en reconversion professionnelle, elle avait du temps libre pour quelques mois. Christian, très intéressé mais trop occupé, montre son soutien à Jean-Paul et lui fait part de sa motivation de s'investir lorsqu'il sera moins en activité. « *En juin 2018, je suis rentré dans la danse et j'ai assisté aux premières réunions, sur la pointe des pieds, parce que j'étais novices, je ne connaissais pas.* »

Quel futur ?

Le squat des trois maison ne peut rester ainsi. Les voisins ont donc l'idée de pérenniser le squar afin d'en faire une maison d'accueil sous la tutelle de l'association «une famille, un toit ». Le futur de l'engagement des voisins quant au changement de « *statut* » de trois maisons pose question. Pour Jean-Paul son engagement est trop lourd au quotidien. Aujourd'hui s'il s'engage autant c'est parce que c'est provisoire et que bientôt des associations vont prendre le relais « *on sera beaucoup moins partie prenante, on sera là comme soutien en plus. Nous on veut passer le témoin à ça, on ne veut pas être là en permanence comme on le fait.* » Même si Jean-Paul compte se désengager un peu, la synergie des voisins est un atout implacable pour les associations et collectif qui s'occupent du lieu. Il est nécessaire d'avoir cet ensemble afin d'aboutir à un projet. Les associations extérieures apportent différents outils à la mise en place d'une maison d'accueil comme le rachat de maisons, l'assistance sociale ou l'aide administrative. Le soutien des voisins qui s'investissent permet de créer une bonne cohabitation « *Si on était tout seul, on y arriverait pas, il faut cet ensemble pour aboutir. Nous on est le garant de cette tranquillité du quartier, c'est important.* » ajoute Jean-Paul. Cependant il y a parfois des divergences d'opinions entre ces différentes structures. Mario me racontait qu'il n'assi-

milait pas forcément les idées parfois extrêmes du collectif 44 « *il y avait de la haine dans leurs discours, et moi je m'assimile pas du tout à ça. On est des voisins solidaires quoi.* » Clothilde va bientôt reprendre son travail, elle aura donc beaucoup moins de temps. Elle explique son retrait par manque de temps et parce que « *quand tu mets le doigt dedans, tu comprends que c'est un sujet complexe avec plein d'acteurs différents.* » Son engagement de voisine solidaire continuera puisqu'elle estime qu'elle peut être « *facilement utile.* » Cependant s'engager plus auprès des associations ou des collectifs n'est pas possible pour elle.

Relevé habité et architectural avec le collectif moustache

En hiver 2019 je me rends pour la première fois sur le site en compagnie du collectif moustache. Suite à la décision des voisins solidaires de faire une maison d'accueil, nous sommes sollicités pour faire un relevé habité afin d'amorcer le projet de réhabilitation des 3 maisons. Il est 10h du matin et les occupants ne sont pas tous réveillés. Nous nous divisons en trois groupes : relevé structure, relevé habité, relevé architectural. J'opte pour l'équipe enquêtant sur les modes de vie des résidents et leurs demandes. Djime, un jeune Tchadien nous sert de guide et parfois de traducteur. Nous serons rejoints plus tard par Jean-Paul, un voisin solidaire.

Les 3 maisons, partagées par une trentaine de personne, sont très bien organisées. Chaque pièce à sa fonction. Le salon de la maison 2 est réservé aux réunions ou au cours, il sert à recevoir. Alors que le salon de la maison 1 est dédié à la détente, il y a une télé, une bibliothèque, des canapés. La cuisine de la maison 3 sert à la préparation des repas. Ils partagent un repas le soir en général. La maison 2, elle ne comporte pas de cuisine, seulement un évier qui sert parfois à laver le linge.

Les réfugiés s'organisent très bien eux même dans la maison ce qui permet de gagner la confiance de RTE. Il y a donc

beaucoup de circulation entre les trois maisons. Nous poursuivons notre enquête au niveau des chambres. Celle-ci sont à l'étage, elles reçoivent entre deux ou trois personnes pour des espaces allant de 9m² à 12 m². La promiscuité est maximale et entraîne des problèmes de cohabitation et d'intimité. Djime me raconte qu'il y a toujours du bruit dans la maison. Même la nuit, certain écoute de la musique. Il a aussi été interdit de mettre une alarme la nuit pour le rappel de prière du muezzin. Malgré cette promiscuité, les habitants s'entendent bien et créer des amitiés. Djime me dit qu'il ne voudrait pas partir des maisons maintenant, sinon il serait tout seul. Un groupe d'habitant de cinq personnes ont décidé d'habiter ailleurs, dans une maison. Pourtant il n'est pas rare qu'ils viennent rendre visite à leur anciens colocataires.

Nous nous arrêtons dans notre enquête pour manger un bout, les résidents avaient cuisiné du poulet avec des légumes que nous mangeons debout avec du pain. Ils ont tous été très accueillants avec nous. Nous repartons du squat avec l'envie d'avancer sur ce projet.



Vue extérieure de la maison côté rue



Vue extérieure de la maison côté rue



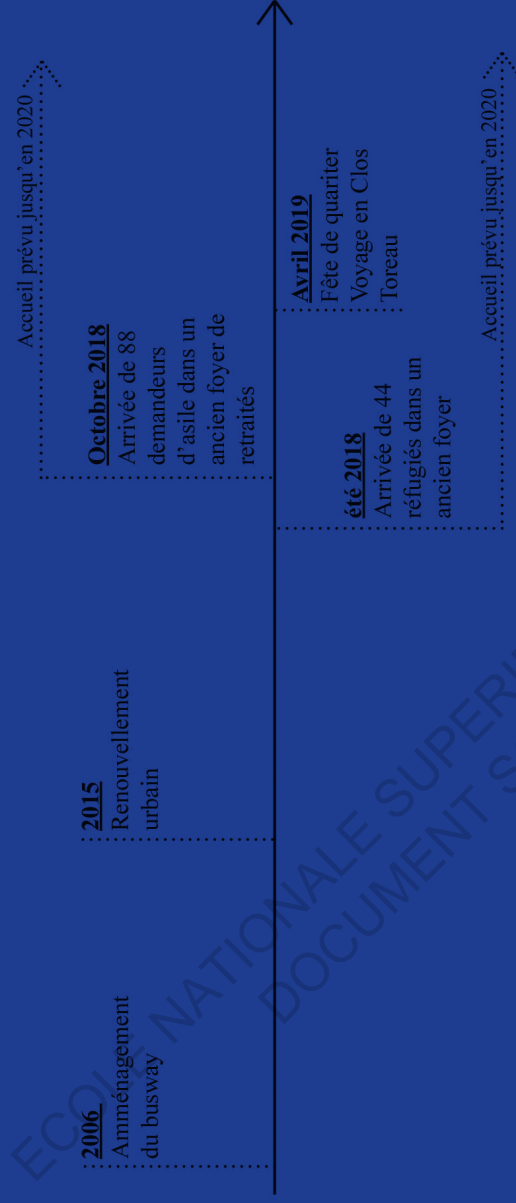
Vue extérieure de la maison côté jardin

Rencontre avec un habitant du squat

Après un weekend à Paris, je me dirige vers la gare routière de Bercy pour prendre mon bus vers Nantes. Je suis en retard, il y a une trentaine de bus, je ne sais pas lequel est le mien. Finalement je le trouve in extrémis. Quand je monte dans le bus, plus qu'une place n'est disponible. Je m'assois donc à côté d'un jeune homme d'origine Africaine. Je lui demande s'il peut brancher mon chargeur qui est juste à côté de son siège. De là, nous commençons à parler. Au fil de la conversation j'apprends qu'il s'appelle Amar et qu'il réside dans le squat de la Gilarderie, il a eu son statut de réfugié. Quel hasard... D'origine Soudanaise, il est venu en France pour fuir la guerre et chercher une vie meilleure pour ses enfants et sa femme qui sont restés au pays. Il a risqué sa vie en traversant le désert dans une camionnette et sans eau. Il a fait une pause en Egypte où il a rejoint sa femme et des membres de sa famille pour visiter les pyramides. Il me montre une photo de lui posant fièrement devant l'une d'entre elles. De là, il rejoint la Lybie, au bout de 6 mois il réussira à prendre un petit bateau pour l'Europe. Amar a eu la chance d'être secouru par le polémique Aquarius « J'ai eu beaucoup de chance, c'était très difficile, beaucoup de personnes de mon village que je connaissais sont morts en traversant, j'ai eu de la chance ». Son voyage lui aura coûté au total 1000 Euros. « Ce ne sont que les gens qui ont de l'argent qui partent du Soudan, les pauvres ne peuvent pas ». Après être resté à Lyon et à Clermont Ferrand, il a atterri par hasard à Nantes, selon lui c'était plus facile pour trouver du travail. Il est actuellement dans une entreprise de nettoyage, et a pour objectif de faire une formation en BTP quand il parlera bien le Français. Amar attend aussi de pouvoir s'installer dans un maison qui pourra accueillir sa

famille. Il n'aime pas être dans le squat à cause du bruit et ne partage pas de repas ou d'activités avec les autres occupants. Dès qu'il le peut il sort de la maison même si il ne travaille pas. Il me raconte aussi qu'il aime beaucoup Jean-Paul chez qui il a été et Mario. Il est reconnaissant de leur aide et de leur support.

Frise chronologique - Clos Torceau - 132 réfugiés

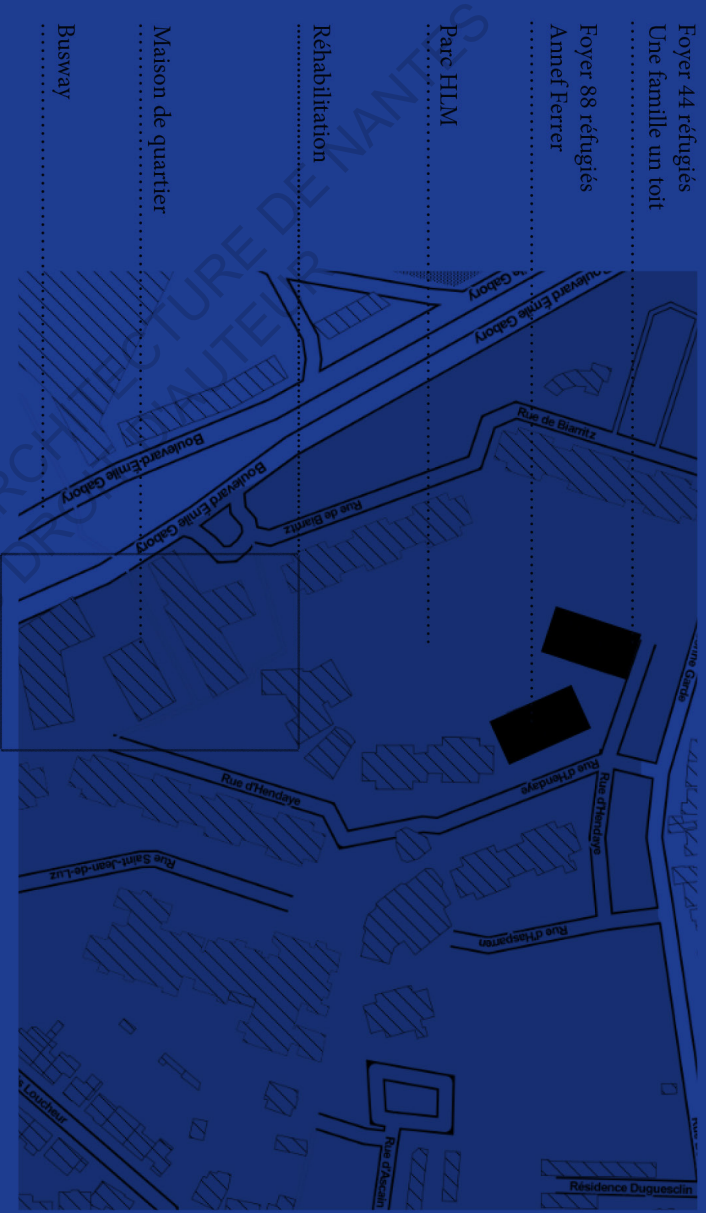


Les habitants rencontrés

Anne
Actrice sociale
et habitante

Fatima
Habitante du
quartier

Ibrahima
Occupant du
foyer
Attend ses
papiers



Foyer 44 réfugiés
Une famille un toit

Foyer 88 réfugiés
Annef Ferrer

Parc HLM

Réhabilitation

Maison de quartier

Busway



Chapitre 2

CLOS TOREAU, UN QUARTIER POPULAIRE ACCUEILLE DES RÉFUGIÉS

Un quartier populaire face à la gentrification

Il suffit de taper Clos Toreau sur Google pour se rendre compte de la mauvaise réputation de ce quartier : « *altercations et coups de feu* » ou encore « *la violence se propage* ». Certains le placent au même statut que Malakoff ou Bellevue, ces quartiers Nantais où il ne vaut mieux pas aller. Le Clos Toreau est une cité d'habitat social construite dans les années 70 située à l'entrée sud de Nantes, entre la commune de Saint-Sébastien-sur-Loire et le quartier Saint-Jacques. Le quartier est resté longtemps à l'écart des principales voies de communication.

De nombreux programmes de réhabilitation engagent une mutation profonde du quartier. En 2006, la mise en service du busway permet de relier le quartier au centre ville en 10 minutes. Peu après en 2015, des travaux d'aménagements urbains ont été fait afin de désenclaver le quartier : nouveaux logements, équipements renforcés, espaces publics améliorés... Ces réaménagements semblent être aussi un moyen de redonner une bonne image et une attractivité au quartier au détriment des anciens habitants. Cependant les loyers ont augmenté et certaines

familles ont dû déménager. Par ailleurs la maison de quartier, élément fédérateur du quartier été démolie pour en construire une nouvelle à l'entrée du Clos Toreau. Elle est placée ici dans l'intention de s'ouvrir à la ville. En réalité, très peu d'habitants du quartier ne s'y rendent, ils ne s'y sentent pas à leur place. Ce sont surtout des personnes de quartiers avoisinants qui viennent le temps d'une activité proposée. Le quartier semble donc avoir été engloutie dans le « *Nantes quartier Sud* » au détriment, peut être, de la vie de quartier à échelle plus réduite.

L'arrivée surprise des migrants

Durant l'été 2018, 44 réfugiés ayant leurs statuts s'installent dans un ancien foyer du quartier inutilisé sous la tutelle de l'association « une famille un toit ». Ils sont placés ici pour deux ans en attendant de s'insérer dans la vie professionnelle. Peu après, en octobre, 88 nouveaux réfugiés arrivent dans le quartier. Ils sont placés dans un foyer de retraités ayant déménagé 15 jours plus tôt sous l'association Annet-ferrer. Ceux-là sont des demandeurs d'asile, ils n'ont pas encore leur titre de séjour. Au total le quartier a accueilli 130 migrants en 4 mois, soit 10% de la population du quartier.

Anne habite le quartier depuis 45 ans. Depuis le mois de mai 2018, elle travaille dans l'association une famille un toit qui a accueilli un groupe de réfugiés. Son travail est d'intégrer les nouveaux venus dans son quartier. Elle revêt donc deux casquettes, celle d'habitante et celle d'actrice sociale dans son quartier. Je la questionne sur le jour où la première « *vague* » de migrants est arrivée. Les voisins ont eu des réactions négatives par rapport au nombre qu'ils étaient et par rapport à leurs statuts de réfugié. Anne a temporisé la situation du fait de sa position d'actrice sociale au sein de l'association.

Cependant, quelques mois après 88 demandeurs d'asile

s'installent à leur tour dans le quartier. Personne n'a été prévenue ce qui a été un choc et une incompréhension des habitants et des travailleurs sociaux. Anne a été prise de court. 88 personnes qui arrivent dans un immeuble prévu pour 44 personnes posent problème au niveau du voisinage et du vis-à-vis : « *c'est beaucoup !* » « *ça va faire du bruit !* ». Si Anne avait été avertie, cela lui aurait permis d'avoir un discours modérateur et rassurant envers les voisins ayant des craintes face à cette nouvelle cohabitation « *on aurait été mis dans le coup ... Bah voilà moi je me pris ça en pleine poire avec les voisins et du coup t'as moins de recul pour digérer quoi.* » Anne soupçonne la ville d'avoir eu peur d'une levée de boucliers du quartier si elle avait annoncé qu'un nouveau groupe de réfugiés s'installeraient au Clos Toreau.

Des stéréotypes sociaux

Je recontre Fatima lors d'une réunion organisée au Clos Toreau. Elle habite le quartier depuis 3 ans. D'origine Marocaine, elle vit en France depuis une dizaine d'années. Elle discute parfois avec les habitants du quartier pour déconstruire les stéréotypes « *parce qu'au début beaucoup ils disent « Han ! c'est tous des blacks ! » ça craint hein! .* » C'est le cas de Elodie avec qui j'ai eu une courte conversation devant la maison de quartier. Elle vient d'aménager mais compte repartir aussitôt. Avant elle était à Beaulieu « *c'était mieux car plus de blancs et donc plus calme* ». Si le Clos Toreau souffre de préjugés de l'extérieur dû à une mauvaise image, à l'intérieur du quartier chacun est aussi pétri d'idées préconçues. La voisine de Anne a toujours peur lorsqu'un appartement se vide. Peur des nouveaux habitants, des leurs origines, de leurs cultures... « *Ho la la j'espère que ça va pas être des africains parce qu'ils sont bruyants.* » *On est vraiment dans des stéréotypes parce que moi j'ai eu pendant 4 ans un couple d'ivoiriens charmant pas bruyant. Alors qu'avant c'était des Français pénibles.* » L'annonce de l'arrivée de 44 per-

sonnes réfugiées n'a donc pas été du goût de tout le monde.

Voyage en Clos Toreau : Une mixité culturelle présente

Le Clos Toreau est un quartier multiculturel, de nombreuses nationalités cohabitent. Anne vit dans une résidence avec treize autres nationalités différentes. Même si le quartier a mauvaise réputation, elle veut montrer que ce mélange est une richesse culturelle. Pour cela des fêtes de quartier sont organisées dans le but de montrer cette diversité.

« *Voyage en Clos-toreau* » est une fête organisée par les habitants et associations « Annef-ferrer » et « une famille un toit ». C'est un rendez-vous montrant la diversité culturelle à l'échelle du quartier et favorisant la rencontre entre habitants et exilés. Un buffet partagé, une carte du monde, un livre des savoirs et une mosaïque de langues sont installées à l'extérieur près des jardins partagés, en plein cœur du quartier HLM. Autour des activités sont organisées, chacun peut apporter une photo de son pays ou sa ville, ou bien écrire un poème, ramener une recette typique... De Rouen à Carthagène, en passant par le Soudan et l'Abidjan, le mélange est là. Ceci permet de valoriser médiatiquement ce qui se vit de positif dans le quartier souvent perçu comme un quartier populaire à problème.

A mon arrivée, j'entends au loin les percussions, j'aperçois de nombreuses personnes discutant, buvant, mangeant autour des potagers. Je m'approche des poèmes suspendus aux arbres. Algérie, Espagne, Syrie, Abidjan, chacun y décrit sa maison, sa ville... On voyage. Un peu plus loin le mur des mosaïques est installé sur le composteur, beaucoup de personnes sont autour, chacun écrit quelques mots dans sa langue d'origine. Je me dirige ensuite vers le buffet où des Marocaines, Algériennes, et Malien proposaient de la nourriture, des gâteaux et du thé. Je goûte aux gâteaux Marocains, ils sont excellents. Je

rencontre Ibrahima, il réside dans le foyer géré par Annef-Ferrer. Il vient de Guinée et attend ses papiers. Il me fait visiter le foyer. On rentre dans un espace commun où il y a un canapé et une télé, des photos des résidents sont accrochées au mur. Ibrahima me montre sa photo. On continue ensuite dans le couloir où des portes mènent à des chambres. Ibrahima me raconte qu'il n'a pas beaucoup de contact avec les gens du quartier et s'ennuie parfois dans sa chambre. De temps en temps il jardine dans le potager partagé, c'est là qu'il rencontre des habitants. Je continue mon chemin vers le livre des savoirs, un groupe de Soudanais sont autour en train de dessiner un drapeau. Ils me proposent de dessiner quelque chose. Je commence donc une forêt. Je leur demande comment s'écrit forêt en Arabe afin que je puisse l'ajouter à mon dessin. Je n'étais visiblement pas très doué puisque ils ont beaucoup rigolé quand j'ai essayé d'écrire. Je croise Anne qui me présente ses voisines. Celles-ci me racontent en rigolant qu'elles ont des voisins d'Asie, d'Afrique, de Syrie, du Nigéria, des Angolais, mais aussi des Albanais... Anne se rappelle de toutes les vagues migratoires qui ont nuancé chaque année la vie de son quartier. D'abord les Portugais dans les années 70 puis les Maghrébins. La Bosnie, la Tchétchénie en 2005 et maintenant les vagues migratoires des Soudanais, Somaliens, Erythréens, Syriens... Il est 19h30, je décide de partir terminant ainsi mon voyage de quelques heures au Clos Toreau.

La mixité sociale engendrée par l'arrivée des réfugiés

Anne a fait des études de sociologie tout en grandissant dans un quartier populaire. Avant, habiter le Clos Toreau n'était pas quelque chose qu'elle disait, c'était mal vu. Durant toutes ses années Anne a vu le quartier changer et « se paupériser ». Ses voisins étaient des enseignants ou des policiers, il y avait une mixité sociale qui n'existe plus aujourd'hui. En effet cela

est dû aux critères d'attribution des logements, certains corps de métier gagnent trop par rapport au minima pour rentrer en HLM. Actuellement Anne vit dans un immeuble où beaucoup sont en intégration dans la société Française. Pour elle, l'arrivée des migrants permet de retrouver cette mixité sociale même si elle n'est que provisoire «*La mixité sociale se vie par ces migrants qui viennent d'un milieu social vachement plus favorisé dans leur pays, on pourrait dire ça. Ils ont un rapport à la culture et l'éducation qui se rapproche des classes moyennes voire des classes aisées d'ici.* » Ce sont des personnes qui ont eu les moyens de partir et qui tout à coup se retrouve en France dans un quartier en difficulté « *Moubaraq est comptable (...) Mohammed était technicien dans un laboratoire d'analyse, lui il est étudiant, lui est boulanger...* » me fait remarquer Fatima en me montrant ses élèves un par un.

Anne voit d'un bon œil cette nouvelle mixité sociale. Dans les quartiers difficiles comme le Clos Toreau, il n'est pas facile de prendre la parole ou d'agir à cause d'un complexe d'infériorité par rapport aux classes plus aisées. Selon Nantes Habitat, le revenu médian des ménages est estimé à 1250€ (1700€ sur Nantes Métropoles), et 31% de la population vit en dessous du seuil de pauvreté, soit environ 760 personnes (contre 12% sur Nantes Métropole). Seuls 54% des collégiens de 3ème atteignent la 1ère en lycée général ou technologique contre 69% pour Nantes Métropole. « *L'arrivée des groupes de migrants permet aux habitants du Clos Toreau de se rendre compte qu'ils peuvent avoir un rôle à prendre, à aider plus démunis que soi. Certains ont même un complexe par rapport au savoir. Et le complexe tombe.* »



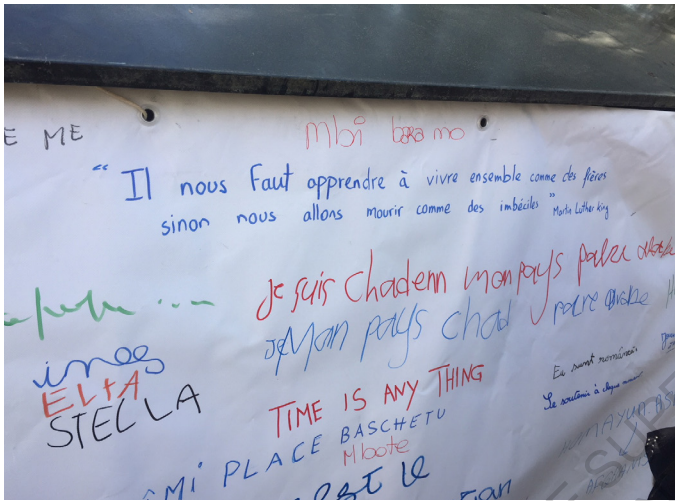
Voyage en Clos Toreau



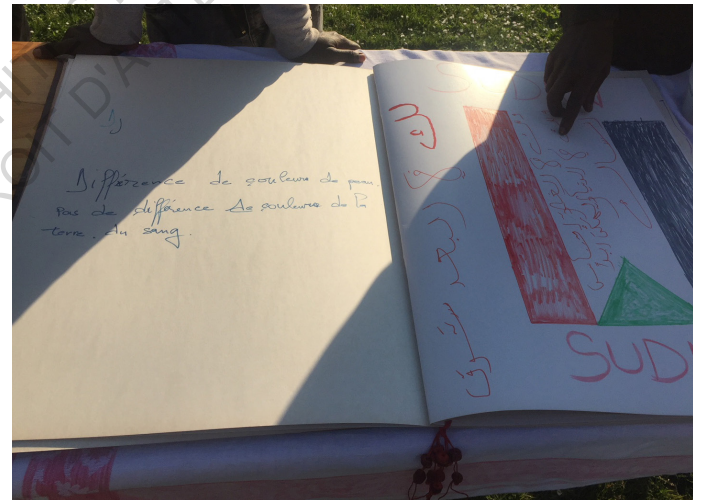
Partage autour de la musique - Voyage en Clos Toreau



Mosaïque de langues - Voyage en Clos Toreau



Mosaïque de langues - Voyage en Clos Toreau



Livre des savoirs - Voyage en Clos Toreau



Distribution de repas traditionels - Voyage en Clos Toreau

Frise chronologique - Saint-Brevins-Les-Pins - 50 réfugiés (2016) et 100 (2019)



Les habitants rencontrés

Yannick
Retraité
Président du
Collectif Bré-
vinois Solidaire

Adèle
Responsable
du centre sous
l'association
Aurore

Nadège
Professeur
de cirque et
bénévole

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Chapitre 3

SAINT-BREVINS-LES-PINS, DES RÉFUGIÉS DANS UNE VILLE BALNÉAIRE

Une ville balnéaire

C'est en hiver, le mercredi 21 novembre 2018 que je décide d'aller pour la première fois à Saint Brevin Les Pins. Ça tombe bien, il fait beau « *vous avez de la chance !* » me dit mon covoitureur. Cette petite commune se situe en Sud Loire en bordure d'océan, juste en bas du pont de Saint-Nazaire. Longue de 19 km carrés, cette station balnéaire calme au cadre idyllique compte 1400 habitants.

Je souhaite découvrir la ville et sentir l'atmosphère d'une station balnéaire en hiver. Je profite du voyage pour poser des questions à mon chauffeur Brévinois. « *C'est pas un peu mort Saint-Brevin l'hiver?* » « *Ça dépend de ce qu'on cherche !* » me répond-t-il. « *Ici on est tranquille, les gens se connaissant. L'été et l'hiver sont deux ambiances très différentes, mais j'aime les deux.* »

Nous traversons des quartiers déserts de maisons de vacances enfouies dans la forêt qui me rappelle celle des Landes. Vers 11h, le covoitureur me dépose à côté de sa maison face à l'océan. Je me laisse tenter par une petite promenade sur la

plage. Il fait beau et la plage est immense. Le bruit des vagues m'assourdit délicieusement. Je continue mon exploration dans le centre ville, je marche sans buts précis. Je m'imprègne de l'ambiance. Il n'y a pas un bruit, le silence est surprenant. Les rues sont vides, les commerces fermés, les maisons sans vies. La boîte de nuit « *night fever* » semble avoir perdu de sa vigueur. Plus loin, un marchand de souvenirs ouvre son commerce, il sort les cartes postales et toute une collection de bibelots de touristes. Pourtant pas un client à la ronde. A côté, je m'arrête dans le carrefour city aussi vide qu'effrayant. Je décide ensuite de m'arrêter boire un café dans le seul bar d'ouvert. Il n'y a personne, pas de lumière. Serait-il fermé? « *Bonjour, c'est ouvert ?* » dis-je timidement à la porte du commerce. « *Bah bien sûr madame !* » me répond la serveuse étonnée.

Je m'écarte un peu du centre-ville. Le silence est surprenant. J'entends des voix au loin comme si un match de foot avait lieu. J'arrive devant le CCAS (Centre Communal d'Action Social) de Saint-Brévin-Les-Océans, anciennement centre de vacances le plus prisé de France pour les retraités d'EDF. Depuis peu ce centre n'est plus fonctionnel, des migrants y ont trouvé refuge pour quelques mois. Je longe le centre, des hommes sont dehors, prennent le soleil. J'entends des rires, des paroles, des cris, les volets sont ouverts, il y a de la vie. Je n'ose pas rentrer. Ce sera pour une prochaine fois.

Il est temps de repartir à Nantes. Puisqu'il n'y a pas de covoiturage pour le retour, j'entreprends donc de rejoindre Saint-Brevin-Les-Pins pour prendre un bus jusqu'à Nantes. Des navettes gratuites assurent les liaisons entre les différents centres. Pas de chance, la prochaine navette est à 18h30, il est 15h. Je retourne au bar afin de demander de l'aide au barman. « *Il n'y a pas un autre moyen d'aller à Saint-Brevin-les-Pins ? Je dois prendre un bus pour retourner à Nantes* »

« *Il y a pas de bus en hiver pour Nantes !* »

Je m'écroule sur le comptoir, désespérée et sans batterie sur mon

téléphone. Me voilà coincée à Saint-Brévin-les-Océans. J'ai mal joué mon coup.

« *Ha bah c'est pas Nantes ici madame hein !* »

Au bout de 40 minutes de marche j'arrive enfin à Saint-Brevin-Les-Pins. Pas de chance encore, le bus pour Saint Nazaire vient de partir. Un chauffeur me conseille d'aller jusqu'à Paimboeuf pour prendre un autre bus jusqu'à Nantes.

J'arrive à Paimboeuf mais le bus pour Nantes n'arrivera jamais. Je regarde les horaires sur le panneau de l'arrêt de bus. « *Nantes : Bus tous les jours sauf le mercredi* » On est quel jour déjà ? Je suis au milieu de nul part, sans téléphone, sans bus, sans café ou hôtel à l'horizon. Je tombe sur un centre social qui m'a gentille-ment accueilli et prêté un chargeur. J'en profite pour appeler le réseau de Bus Lilla pour trouver une solution. J'irais finalement à Saint Nazaire pour prendre un covoiturage jusqu'à Nantes. Au bout de 4 heures, me voilà enfin chez moi. Saint-Brevin-les-Pins n'est pas très bien desservie l'hiver. Même si le cadre de vie est idyllique avec la mer et la nature à côté, je me pose la question de l'accueil de réfugiés dans cette petite commune.

Des résistances sociales

Comment imaginer que de violentes manifestations est eurent lieu au sein de cette commune qui m'est apparu si calme?

En octobre 2016, le maire de Saint-Brévin, Yannick Haury, apprend par la sous-préfète de Saint-Nazaire que EDF souhaite mettre à disposition son centre de vacances pour retraités situé à Saint-Brévin-l'Océan afin d'accueillir 70 réfugiés de Calais. A cette période, suite au démantèlement de la jungle, l'Etat décide de dispatcher les réfugiés dans des Centre d'Accueil et d'Orientation (CAO) au sein de petites communes de la France. Cependant cette décision n'est pas du goût de tout le monde. Le maire, lui-même surpris de cette arrivée imminente dans sa commune, décide d'interpeller la presse afin d'informer les habitants.



Plage en face du foyer - Saint-Brévin-Les-Pins



Rue principale déserte - Saint-Brévin-Les-Pins

Si certains Brévinois ont trouvé normal d'accueillir et d'aider des migrants dans leur commune, d'autres n'ont pas été d'accord et l'on fait savoir. Ceci n'a fait qu'attiser la colère et l'incompréhension des Brévinois favorable à l'accueil. L'ambiance est plus que jamais tendue entre les habitants « pour » et ceux qui sont « contre ». La situation est vite médiatisée. France culture¹ fait une émission en direct de la station balnéaire afin d'analyser les questionnements des habitants. Certains craignent pour leurs commerces. Saint Brevin étant une ville touristique, l'arrivée des migrants pourrait avoir des effets négatifs « *Est ce que ça va être un coup de massue sur les commerces ou les prix au m2 des logements ?* » D'autres se questionnent sur le choix de Saint-Brevin « *Est ce que c'est le lieu idéal pour s'intégrer ? Les gens viennent en été en vacances, boire un coup en terrasse se promener. Et en hiver c'est calme, les gens qui vont arriver ont peut être besoins d'activité. Il n'est pas plus opportun de les localiser ailleurs ?* » Cependant « *N'est ce pas une opportunité d'avoir 70 personnes en hiver qui vont générer des emplois ?* » répond un habitant. Le préfet de Loire-Atlantique, Henri-Michel Comet, tente de d'apaiser les craintes « *Le nombre de personnes accueillies à Saint-Brévin n'est pas encore fixé* » dit-il. « *Nous y avons une capacité d'accueil de 70 places. Mais ils ne seront peut-être que 50, 60.* » Il précise que le centre n'accueillera que quelques mois les réfugiés. Par ailleurs, un tweet d'une figure

1. France Culture. Accueillir les migrants: émission spéciale en direct de Saint-Brévin 2016 disponible sur : <https://www.franceculture.fr/emissions/linvite-des-matins/accueillir-les-migrants-emission-speciale-en-direct-de-saint-brevin-les>

2. 20 minutes. Saint-Brévin : 5 questions autour de l'accueil des migrants 2016 disponible sur : <https://www.20minutes.fr/nantes/1938503-20161007-saint-brevin-cinq-questions-autour-accueil-migrants-tensions>

du Front national du département fait polémique en dénonçant et traitant de « *kollabos* » des responsables associatifs. Le maire fait lui aussi part de ses craintes et regrette « *d'avoir été mis devant le fait accompli.* »² Selon lui l'Etat a laissé les choses s'envenimer à Calais et maintenant en situation d'urgence il impose certaines choses aux communes.

Une manifestation oppose les deux camps devant la mairie de Saint-Brévin. La plupart des opposants sont des retraités appuyés par quelques jeunes actifs. Selon un article de pravdafrance¹, un manifestant affirme qu'il est seulement là pour « *s'opposer à la solidarité forcée. Nous voulons pouvoir choisir. Puis la façon dont le gouvernement traite les migrants, comme du matériel humain qu'on peut jeter ça et là, ça me choque.* » Il s'interroge : « *Pourquoi nous envoie-t-on 70 hommes seuls, et pas des familles ? Il est clair que le gouvernement fait très mal les choses au sujet de Calais, en voulant passer en force contre les migrants et contre les petites communes françaises auxquelles on les impose.* » Un autre manifestant clame « *Nos agriculteurs ne s'en sortent pas, et eux vont avoir de l'argent sans rien faire ! Qu'ils retournent chez eux, faut arrêter de les assister ! Que ça soit des chrétiens d'Orient ou des migrants arabes, c'est pareil, s'ils défendent leur pays, qu'ils y restent. Nous, en 40, on ne s'est pas barrés du pays ! La France ne peut pas être la poubelle de l'Europe !* » Un autre assure que « *ces migrants sont en train d'envahir l'Europe.* » De l'autre côté du parterre de fleurs devant la mairie, les Brévinois favorables aux migrants regardent sans rien dire. Un manifestant favorable aux migrants s'identifie à leurs sorts « *j'ai moi-même vécu dans la*

1. PravdaFrance. Louis Benoît Greffe, Bretagne : tensions à Saint-Brévin-les-Pins autour d'un projet d'accueil de migrants de Calais, 2016 disponible sur : <http://www.pravdafrance.com/authored/1303751-FRANCE/> <http://www.pravdafrance.com/authore->

misère, je sais ce que c'est, je ne le veux pas pour les autres. Je suis prêt à donner, et même à accueillir s'il le faut. Etre humaniste, c'est donner un peu de soi. » D'autres critiquent ce rassemblement d'opposants qui ne représentent qu'une petite majorité de la commune de Saint-Brévin.

Petit à petit, un collectif se forme les « Brevinois opposés à l'implantation de migrants ». Ils dénoncent en partie le fait que ni la mairie et les habitants n'ont été consultés quant à l'arrivée des réfugiés. Ils lancent une pétition qui recueille 600 signatures et distribuent des tracts provocateurs sur les marchés (cf photo droite). La situation s'enflamme lorsque le centre essuie des coups de feu la veille de l'arrivée d'un petit groupe de réfugiés en octobre. Même si aucun blessé n'est à déplorer, ces tirs ont endommagé les baies vitrées du centre. Acte criminel que le maire dénonce fermement. « *Je condamne avec la plus grande force cet acte inadmissible. Je souhaite que tous les moyens soient mis en œuvre par la gendarmerie et la justice pour trouver les auteurs de ces faits graves et les traduire devant les tribunaux. J'appelle les Brevinois à faire preuve de responsabilité, à ne pas répondre à la violence par la violence et à faire confiance à la justice de notre pays.* » Le collectif « anti-migrants » ne cautionne pas non plus les coups de feu et propose une réunion publique d'information (cf communiqué page suivante). « *L'imposition de migrants dans notre commune, sans aucune concertation, sans aucune information, sans demander l'avis des Brévinois est également une violence qu'il convient de condamner* » ajoute la déclaration. Le préfet, le maire et le propriétaire du centre de vacances, invités, ont décliné cette sollicitation puisqu'ils n'ont encore aucune information concernant l'arrivée des exilés. Le maire promet de donner des informations quand il en saura plus.

Le soir de la réunion, Saint-Brévin est sous surveillance. Les Brévinois favorables à leur accueil ont choisi de ne

Brévinois, pourquoi signer la pétition ?

En signant, vous réclamez l'organisation d'une réunion publique d'information et de débat, sur l'arrivée, à Saint-Brévin, de **70 hommes seuls venant du camp de migrants de Calais.**

En signant, vous manifestez votre volonté de voir se réunir à nos côtés, le Maire, le Préfet et un représentant d'EDF (propriétaire du CCAS).

En effet nous déplorons qu'une décision aussi lourde de conséquences pour le destin de la commune n'ait pas reçu l'aval du Maire, ni des habitants.

Un seul objectif : faire respecter la volonté des Brévinois !

Ce débat nécessaire permettra d'étudier les points suivants :

- Les questions de sécurité
- L'impact économique sur l'activité de la commune
- Le financement de cette présence
- S'agit-il de demandeurs d'asile ou de clandestins assumés ?
- La précarité des Français est-elle une priorité du gouvernement ?

Pour rappel , à Calais, 95% des migrants sont des hommes. 95% ne veulent pas demander l'asile en France, et donc le contribuable français loge et nourrit des clandestins que l'Etat supplie de demander l'asile !
1% des migrants sont des Syriens. (source : Rapport *Still Waiting* de l'Ass. Refugee Rights)

Sait-on que, à Rennes et à Nantes, les forces de police notent l'existence d'une délinquance migratoire ?
(Presse Océan 31/08/16)

A Rennes, la police a conseillé aux habitants de ne plus sortir seuls la nuit après une série d'agressions.
(Ouest-France, 26/02/16)

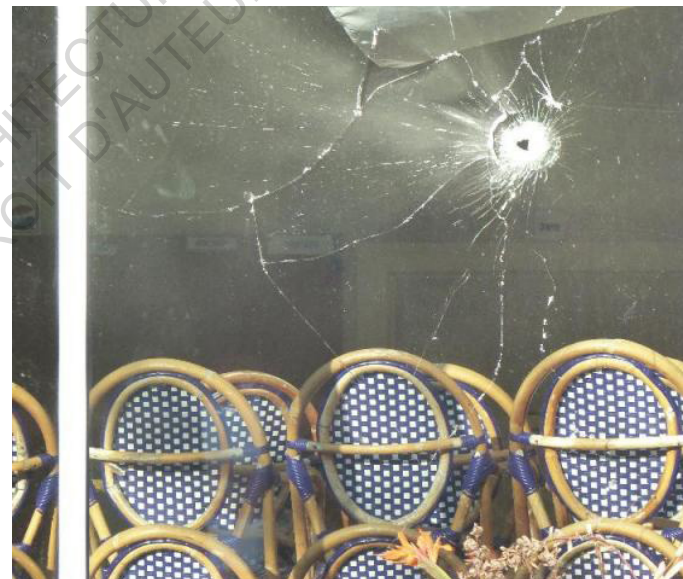
Les Brévinois Contre l'Implantation de Migrants

Page Facebook : « *Brévinois opposés à l'implantation de migrants* »

Ne pas jeter sur la voie publique

@ photo facebook du groupe « *Les brévinois contre l'implantation des migrants* »

pas y participer et sont resté devant la salle de réunion sans savoir que faire. On comptait 250 personnes dans la salle avec des questions dominées par la crainte. J'ai pu retrouver de courtes vidéos youtube de la réunion¹. « *Tous les Brévinois qui sont là c'est à cause d'une crainte de viols, d'agression* » dit une femme d'un cinquantaine d'années au micro devant l'ensemble de la salle. Une autre enchaine « *On vient ici pour être peinard ! Et on ne nous demande pas notre avis ! Je ne suis pas d'accord.* » Cette assistante maternelle d'une cinquantaine peine à trouver du travail et à payer ses factures, elle se sent délaissée face aux migrants à qui « *on paye tout* ». Un vieil homme dit avec éternement « *les migrants n'ont qu'a rester chez eux !* » sous les applaudissements de l'ensemble de la salle. Un jeune homme estime que si rien n'est fait, la sécurité sera faite par eux-mêmes « *il ya des chasseurs dans le coin et il va y avoir de gros problèmes* ». La réunion de base apolitique est en fait fortement dominée par les mouvements d'extrême droite. D'ailleurs les principales figures du Front Nationale étaient présentes. Comme Jean-Claude Blanchard, conseiller municipal de Saint-Nazaire et régional des Pays de la Loire. Il témoigne de son désaccord à accueillir des « *clandestins* ». Selon lui des associations de sans domicile fixe réclame « *depuis des années* » au ministère d'accepter de loger des SDF, le ministère à l'époque à refusé. Il s'interroge de ce refus quand il voit le nombre de migrant « *imposé* » sans concertation avec le maire ou la population. Il en appelle au référendum « *je crois que c'est cela la démocratie* ». En fin de soirée le débat portera surtout sur les moyens d'empêcher l'arrivé des migrants. Un habitant tentera bien d'évoquer une autre hypothèse mais en vain « *Que faire pour les intégrer ?* » Il sera hué et insulté, il devra quitter la salle. L'un des organisateur, Nicolas Faure de l'association LiEN se défend pourtant de tout sectarisme. Il insiste sur le fait d'avoir invité des personnes favorables à l'accueil afin d'avoir un débat démocratique. Ceux ci ont refusé de venir. « *Il y a beaucoup beaucoup d'énervement* » finira t-il par conclure.



@ photo Ouest France 1er octobre 2016



@ photo Ouest France 1er septembre 2016



@ photo Ouest France 1er septembre 2016

COMMUNIQUÉ

1/ Nous condamnons fermement les tirs ayant visés le futur centre d'accueil et d'orientation de Saint-Brévin.

2/ Le dialogue a toujours été notre priorité. C'est d'autant plus le cas aujourd'hui.

3/ L'imposition de migrants dans notre commune, sans aucune concertation, sans aucune information, sans demander l'avis des Brévinois est également une violence qu'il convient de condamner.

4/ C'est parce qu'il nous apparaissait impensable qu'aucun dialogue ne puisse avoir lieu que nous avons appelé les autorités à organiser une réunion d'information publique sur l'arrivée des migrants.

Maxime Boulanger, notre porte-parole, a réuni à lui tout seul, en 3 matinées seulement, plus de 600 signatures de Brévinois demandant une réunion !

Cette réunion a été organisée par quasiment toutes les communes accueillant des migrants. À Saint-Brévin, elle a été refusée.

5/ C'est pour cela que nous avons décidé d'organiser nous-mêmes cette réunion. À notre connaissance, c'est la première fois en France

que les habitants eux-mêmes décident d'organiser leur propre réunion face à l'atonie administrative.

6/ Nous avons décidé d'inviter tout le monde. Monsieur le Préfet, Monsieur le Maire, un représentant de la CCAS, une association défavorable à l'accueil des migrants (LiEn - www.libertes-entraide.fr) et une association favorable à cet accueil (La Cimade - www.lacimade.org). Nous avons également sondé l'association Trajet (<http://www.asso-trajet.fr/>) qui prendra en charge les migrants de Saint-Brévin.

7/ Nous sommes toujours dans l'attente des réponses de l'administration et des associations. L'association Trajet a déjà refusé de venir répondre aux questions des Brévinois. L'association LiEn a quant à elle accepté notre invitation.

Les représentants de l'état et les associations favorables à l'accueil feront-ils preuve de la même volonté de dialogue que nous ? Affaire à suivre...

8/ La réunion d'information publique aura lieu, quoi qu'il arrive.

Nous avons déjà, grâce à la présence de l'association LiEn, la possibilité de répondre à de nombreuses questions des Brévinois.

9/ Les médias locaux sont au courant de l'organisation de cette réunion publique depuis une

semaine.

Comme nous l'avons dit précédemment, à notre connaissance il s'agit de la première réunion publique organisée par les Brévinois eux-mêmes.

Ces médias n'ont pourtant jamais mentionné cette réunion destinée à l'information et au dialogue entre les Brévinois. Les seules exceptions notables : le site www.breizh-info.com et la radio locale Kernews.

Aujourd'hui, les médias locaux parlent enfin de cette réunion. Mais uniquement en la liant aux coups de feu contre le centre d'accueil.

Chacun en tirera les leçons qu'il voudra.

À samedi prochain (8 octobre), 20 heures, salle des Dunes, pour enfin donner la parole aux Brévinois !

J'essaye de rentrer en contact avec le collectif des « Brévinois contre l'implantation de migrants ». N'ayant aucune réponse de leur part, je décide de faire une enquête sur les commentaires des publications facebook de leur groupe afin de comprendre leurs motivations (cf photo page suivante). En premier lieu la question de l'argent revient souvent. Les membres du collectif se questionnent sur le financement de la prise en charge des réfugiés, alors que d'autres avec une mince retraite n'arrivent pas à faire les fins de mois « *on ne nous fait pas de cadeaux* » « *le mois est toujours trop grand, occupez-vous de la misère des Français* » certains comparent les chômeurs au statut de migrants: des personnes privilégiées et assistées. Par ailleurs le mot migrant est souvent associé à délinquance « *nous ne voulons pas que ces clandestins viennent pourrir notre ville où il fait bon vivre entre français éduqué.* » L'éducation, la culture ou la religion différentes des réfugiés sont des éléments vus comme potentiellement dangereux dans la société Française. En effet le migrant est vu comme l'Africain inculte, sale, avec une culture « *arriérée* » désirant « *imposer leurs coutumes* »: « *ils veulent vivre comme en Afrique, et veulent être surtout musulman.* » Certains pensent que ces nouveaux venus « *ne veulent pas s'intégrer* », et font des raccourcis rapides sur le migrant vu comme un « *voyou de banlieue* ». Le migrant n'est plus associé à une personne individuelle mais à une masse qui ne cesse de grandir, certains y voient « *une épidémie de migrants* » ou bientôt « *un changement de peuple et de civilisation.* » Les Brévinois craignent donc pour leur culture et leur tranquillité. J'ai aussi pu relever une colère de devoir « *subir* » et « *supporter* » l'arrivée de ces individus sans que les Brévinois n'est été consultés. Une colère face au choix qu'ils n'ont pas eu et face au sentiment d'abandon de la part du

1. Après la jungle, émission france 5, 2016 disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=4IISBoKV5cc>

mairie qui ne respecte pas la volonté de ses citoyens. Ces revendications font échos aux témoignages des manifestants lors de la première protestation publique devant la mairie de Saint-Brevin cité en amont : La question de l'envahissement « *ces migrants sont en train d'envahir l'Europe* », de l'assistanat « *nos agriculteurs ne s'en sortent pas, et eux vont avoir de l'argent sans rien faire !* », du non-choix « *Nous voulons pouvoir choisir* », et de la crainte de voir Saint-Brevin perdre sa côte inquiète « *il y a déjà eu des annulations de réservations chez des hôteliers.* » Ces inquiétudes sont nourries par une non connaissance des personnes exilés dont la figure dépeinte est souvent clichée.

Une situation violente qui enclenche un élan de solidarité

Face à la montée de la violence envers les migrants, des Brévinois ont formé le « Collectif des Citoyens Atterré et Solidaire » (CBAS). Atterré puisque les bénévoles ont été surpris de la réaction des « anti-migrants » et de l'ampleur de la situation dans la petite commune de Saint-Brévin. Ils veulent combattre toute forme de discrimination et accueillir toute personne en situation précaire sur le territoire. Le 22, 25 et 28 octobre ils organisent des regroupements pour montrer leur soutien à l'arrivée des réfugiés. Je rencontre Yannick, le président de l'association. Il n'a pas supporté le racisme de ses voisins et a voulu faire quelque chose. Ancien éducateur spécialisé, il avait l'habitude de travailler avec des personnes en précarité, il lui est donc apparu normal d'aider ces personnes-là. Son engagement affirmé et revendiqué a changé la manière dont les autres le regardent parfois dans la rue.

J'ai par la suite rencontré Nadège, elle est professeur de cirque et habite à Saint-Brévin. Elle héberge depuis quelques mois des jeunes mineurs réfugiés. Elle est donc particulièrement engagée dans sa vie quotidienne. Elle a vécu les premières manifestations anti-migrants et ne comprend toujours pas l'am-

pleur que ça a pris. Elle m'avoue avoir été « *traumatisée* » de ces manifestations « *épouvantables* ». Deux camps se faisaient face devant la mairie. Il y a eu des lancers de tomates « *rien de bien méchant* », mais surtout des gens avec des croix gammées, des saluts nazis, la présence du Front National et les Forces de l'Ordre qui finalement s'en sont pris plus aux « *pro-migrants* » qu'aux racistes. « *C'était violent* » ajoute-t-elle. Le lendemain elle s'est d'ailleurs plaint à la gendarmerie de leur manque d'agissement. « *Alors soi-disant ils n'ont pas vu que c'était des croix gammées, ça a été affreux !* » Selon elle, ces personnes-là ne représentaient qu'une infime minorité et venaient directement de Nantes accompagnées du Front National « *ça été récupéré politiquement par l'extrême droite.* » Nadège est étonnée que de telles personnes est eu accès à des salles municipales pour se réunir. D'ailleurs lors de la réunion organisée par le « *collectif contre l'implantation des migrants* », elle a été choquée de voir qu'un service de sécurité du Front National restait devant les portes de la salle. Nadège et les autres citoyens « *pour* » sont restés devant l'entrée « *on manifestait même pas, on était en face en train de se dire qu'est ce qu'on fait de ça* ». Pourtant le service de sécurité les a photographiés, suivis, et notés leurs plaques d'immatriculation « *donc pour une réunion ouverte à tous et au dialogue on était pas vraiment là-dedans quand même.* » Nadège se rend rapidement compte que le dialogue n'était pas possible « *c'est fermé en face* ». Elle décide donc d'agir afin de leur « *prouver* » qu'il n'y a aucune crainte à avoir et au contraire que c'est nécessaire d'accueillir et d'aider. C'est ainsi qu'elle a commencé à s'investir dans le collectif. Tout comme les autres bénévoles « *c'est ça (les manifestations violentes) qui a fait cet élan de solidarité. (...) tout ceux qui était pour cette accueil se sont mobilisés et ça été juste formidable.* »

Elle se demande encore comment cette situation « *improbable* » en soit arrivé à une telle violence « *on est dans une commune de 14000 habitants, petite station balnéaire toute*

Et nous ont à travaillé toute notre vie payé des impôts et une retraite qui ne dépasse pas 800 euros ont ne nous fait pas de cadeau c'est honteux mais ou vas la France

J'aime · Répondre · 24 sem

C'est quoi "un petit mois " pour vous Mr le Préfet ? pour moi, retraitée, le mois est toujours trop grand surtout vers la fin ! Occupez-vous plutôt de résoudre la misère des français et renvoyez tous ces parasites qui n'ont que faire de la France en Grande Bretagne ; ils ne s'intégreront pas chez nous.

J'aime · Répondre · 2 ans

Bah, vivez comme eux. Dans les mêmes conditions. Et pendant que vous y êtes, réclamer aussi la prime de Noël que les chômeurs ont. Personne ne vous oblige a travailler. Soyez chômeurs où migrants, vous serez privilégiés, j dis ça, j dis rien.

J'aime · Répondre · 28 sem

Non mais arrêtons c'est pas de la haine c'est de l'injustice on a rien demandé à ce quels viennent nous emmerder sur notre territoire déjà que l'on est dans une situation critique pas de boulot pas d'argent et les français en situation précaire que fait on pour eux hein les personnes duit travaillent depuis de nombreuses années avec des salaires modestes les retraites que vont ils advenir pour les jeunes à l'avenir on pioche toujours chez les mêmes allons chercher chez les petits bourgeois

J'aime · Répondre · 28 sem

↳ 1 réponse

Les voyous de banlieue qui ne s'intègrent pas, ne veulent pas s'assimiler aux Français, ils veulent vivre comme en Afrique, et veulent être surtout musulmans. Que croyez vous que vont devenir tous ces clandestins (que vous ne voulez même pas prendre chez vous !) ? Des chômeurs ? Des délinquants ? Il y a déjà 6 millions de chômeurs en France ! Tous ces clandestins vont augmenter le chômage et/ou la délinquance ; c'est évident. En tous cas, nous ne voulons pas que ces clandestins viennent pourrir notre ville où il fait bon vivre entre Français bien éduqués. Nous ne voulons que notre ville devienne comme Calais.

J'aime · Répondre · 30 sem

ça devient la planète des migrants !

J'aime · Répondre · 28 sem

En ce jour, l'ONU s'excuse pour son rôle dans l'épidémie de choléra en Haïti. Demain, l'ONU s'excusera pour son rôle dans l'épidémie de Migrants en Europe ...

J'aime · Répondre · 2 ans

Surtout ne pas oublier ! Nous devons faire acte de mémoire envers tout les collabos qui participent au changement de peuple et de civilisation . Bravo aux Brévinos opposés à l'implantation de migrants qui se sont battus et se battent encore pour les nôtres avant les autres .

J'aime · Répondre · 2 ans

on parle d'intégration mais ces personnes là viennent avec leurs coutumes leurs cerveaux arriérés et voudront faire leur loi ici ..

J'aime · Répondre · 26 sem

es que l'on m'a demandé mon avis sur l'arrivée de ces migrants.. NON alors je n'ai pas à leur tour réserver un accueil particulier....je ne suis pas un faux cul

J'aime · Répondre · 2 ans

Le maire prépare les législatives et ne se préoccupe plus des problèmes GRAVES de sa commune

J'aime · Répondre · 2 ans · Modifié

calme, ça représentait 47 personnes qui arrivaient, faut juste remettre les choses dans son contexte ».

L'élan de solidarité a mobilisé autour de 150 personnes dans le collectif des Brévinois Attérés et Solidaires. Tout comme Yannick ou Nadège, ces bénévoles là sentaient qu'ils devaient agir afin de faire taire les opposants. Des activités culturelles sont organisées comme des sorties à Guérande, des concerts, de la pyrogravure, de la peinture, de la musique... D'autres bénévoles s'occupent de faire des appels aux dons de vêtements, de les trier et de les organiser. Des habitants se sont aussi organisés pour le transport de migrants jusqu'à la préfecture de Nantes lorsqu'ils avaient des rendez-vous. Le groupe ABCD'Retz est également venu en aide pour l'organisation des cours de Français. Par ailleurs, une équipe de foot a été créée par un entraîneur professionnel en année sabbatique¹. Il a été accueilli pendant 15 ans en Afrique « *d'une façon formidable* », pour lui c'est « *une mission, un devoir*. » D'autre on crée un atelier vélos qui permet de se déplacer plus rapidement à Saint-Brévin et d'appréhender la ville différemment. Certain n'étaient jamais monté sur un vélos. Nadège a également organisé des activités de cirques.

Durant ces 6 mois, des relations fortes ont été créées en 2016 entre habitants et réfugiés. C'est donc en partie grâce aux propos violents et racistes de certains Brévinois que les personnes favorables à l'accueil ont réagi. Ils ne pouvaient pas laisser faire ça dans leur commune. Tandis que les opposants eux, n'ont trouvé aucun agissement suspect pouvant alimenter leurs préjugés. Je me demande alors quelle a été le ressenti des Brévinois au départ des réfugiés et quelle atmosphère a régné sur la ville après cet épisode tumultueux remettant en cause l'entre soi des habitants.

Un engagement qui se poursuit

Les 56 migrants venus de Calais sont restés du 5 octobre 2016 jusqu'à mars 2017. Après le « *grand vide* » qu'on laissé ces hommes-là, les bénévoles ont continué pour la plupart leur engagement chacun de leur côté « *chacun s'est tourné sur son petit réseau et à chercher à continuer à s'investir*. » Le centre était l'élément fédérateur où les bénévoles se retrouvaient « *une fois que le centre n'existait plus, on s'est senti démuni*. » Nadège m'affirme que d'avoir rencontré les migrants physiquement lui a permis de comprendre l'ampleur du phénomène qui est finalement bien plus qu'un sujet d'actualité. Elle en est ressortie enrichie culturellement. C'est pour cela qu'elle a décidé, après le départ des migrants du centre, de continuer son engagement auprès d'autres associations. Elle s'est donc rapproché des hébergeurs solidaires et a accueilli chez elle d'abord un Soudanais de 28 ans, puis un jeune Guinéen de 15 ans. Le collectif, lui, s'est transformé en association de vigilance de la précarité regroupant les personnes en situations instables. Les membres se sont concentré sur la mise en place de logements sociaux à Saint-Brévin. Selon Nadège, le collectif était devenu trop politique ce qui ne l'intéressait plus. Elle n'a donc pas ré adhérer en 2018.

Un deuxième accueil plus serein

En octobre 2018, Saint-Brévin est de nouveau sollicité pour accueillir cette fois ci un groupe de 100 migrants du square Daviais. L'annonce est discrète et très peu médiatisée. D'abord programmé jusqu'à fin décembre, leur séjour s'étendra jusqu'à fin ... Même si l'accueil s'est faite de manière plus sereine, les opposants ont repris leur mobilisation. Le représentant local des républicains dénonce cet accueil « *Saint-Brevin n'accueille pas les migrants de Daviais, c'est imposé, comme en 2017. Je ne*

remercie pas la gauche pro-migratoire. Une telle mesure est un appel d'air. Nantes et la Loire-Atlantique risquent d'être la nouvelle plaque tournante de l'immigration. » Cependant l'opposition n'est pas aussi farouche que lors du premier accueil. Pour Yannick cela permet au collectif des Brévinois Attérés et Solidaire de reprendre de l'activité.

En avril, je me rends pour la première fois au centre d'accueil de Saint-Brévin. Je rejoins Yannick qui me propose de rencontrer Adèle, le représentant de l'association Aurore. Nous l'attendons dans son bureau. Des réfugiés sont en rendez-vous avec assistante sociale. Un jeune homme semble heureux, il montre fièrement son papier à ses camarades, peut être a-t-il reçu une bonne nouvelle ?

Adèle arrive « *Désolé pour l'accueil rocambolesque, bienvenue à Saint Brévin.* » Il vit à Paris mais il est en mission à Saint-brévins pour la durée de l'accueil Avant le centre de vacances EDF « *c'était l'endroit où il fallait être parce que il y a la mer à 200 mètres, le cadre de vie est idyllique* ». Depuis peu ce centre là n'est plus fonctionnel. Pourtant Adèle continue de recevoir des appels sur la ligne du CCS, souvent en réaction à l'occupation des réfugiés « *vous êtes là jusqu'en juillet, pendant la saison touristique, et les touristes qu'est ce qu'ils vont dire !* » Ben les touristes ils sont les bienvenus. Je ne décroche plus parce que les réflexions comme ça j'en ai une fois par semaine. »

Il m'explique que la ville de Nantes finançait au départ le logement. Récemment l'Etat a repris le flambeau entraînant une baisse de budget conséquente. Actuellement 17 euros sont dépensés chaque jour par réfugié. Cela permet de payer les travailleurs sociaux, les frais de fonctionnement et le loyer. Cependant les repas qui étaient auparavant livrés en barquettes et réchauffés ne peuvent plus être pris en charge. Des gazinières vont donc être mises en place pour permettre aux occupants de faire leur cuisine. Afin d'aider les occupants financièrement le centre

a commencé avec l'aide d'une association à créer des potagers tout autour de l'édifice. Des tomates, des oignons, de la salade, peut être un poulailler... Pour Adèle, c'est un moyen de les aider financièrement mais aussi de faire une activité en plus. Nadège elle a organisé un spectacle à Pornic où l'entrée, les spectateurs devaient payer avec deux kilos de denrées alimentaires. 300 kilos de nourriture ont ainsi été récupérés.

Adèle me fait part aussi de son enthousiasme suite à l'accueil des Brévinois. Les jeunes et les voisins viennent jouer au basket, les commerçants se disent très contents des résidents, une boulangerie a même embauché un réfugié pour son commerce. Il me propose de visiter le centre.

Nous faisons le tour de la propriété, nous passons devant le foyer, le terrain de pétanque, l'édifice des cours de français, les potagers fraîchement créés. Du mobilier pour le jardin va être prochainement construit. Nous croisons une bénévoles qui donne des cours de Français, elle se plaint que certains ne viennent pas à l'heure aux cours de Français. Etant donné la différence de niveau des élèves, il est difficile de suivre un cours qui a déjà commencé depuis une heure. Adèle va en « remettre une couche ». Beaucoup de bénévoles vont partir en vacances cet été ce qui inquiète la dame. Ils n'avaient pas prévu que l'accueil allait se prolonger jusqu'en décembre.

Nous continuons. Nous passons devant le vestiaire où les dons sont déposés. « *Ça n'a pas toujours été simple, au tout début elles ont eu 50 personnes devant la porte qui venaient donner. Et puis il y avait des groupes qui s'étaient déjà créés avant, il y a des gars qui étaient un peu dominants, qui veulent les meilleurs vêtements.* » Adèle me montre ensuite les potagers mis en place récemment tout autour de l'édifice. Sa maison se trouve au fond de la propriété « *c'est dur de couper du travail parfois* ». Plusieurs ailes du bâtiment regroupent les chambres. Ils sont entre 2 et 4 dans chacune d'elles. Nous contourrons

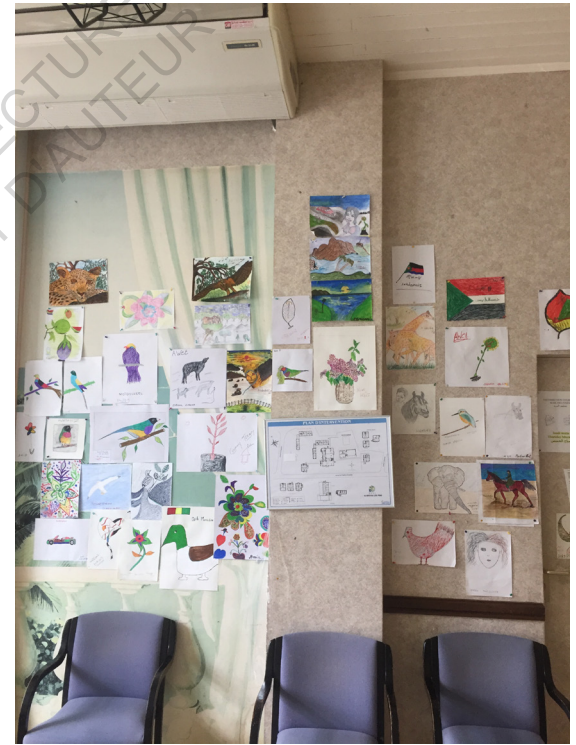
l'édifice et rentrons dans le foyer. Des chaises et tables meublent la grande pièce, des dessins ornent le mur. C'est le seul endroit où il y a internet, les résidents sont pour la plupart sur leur téléphone. Bientôt midi, Adèle me propose de manger ici avec les réfugiés afin de s'imprégner. J'accepte volontiers. Nous entrons dans le réfectoire. Le système est égal à celui de la cantine. Nous prenons un plateau et des couverts et nous choisissons entre deux plats. Deux réfugiés font le service. Nous allons ensuite nous assoir à une table. Une heure après je ressors du centre le ventre rempli et dans une atmosphère calme et paisible à l'image de ma première visite à Saint-Brévin.



Vue extérieure du foyer



Vue extérieure du foyer



Des dessins ornent l'intérieur de la pièce principale

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Partie 2
RETOUR ET ANALYSE

Chapitre 1

LA SOLIDARITE DES VOISINS

Les origines de l'engagement des voisins

La solidarité, du latin *solidus* signifiant quelque chose d'entier et de solide, renvoie dans le langage ordinaire à la responsabilité mutuelle qui lie plusieurs individus. Valeur, principe, obligation morale, cette notion a traversé les domaines religieux, politique et sociale. E. Durkheim¹ pensait la solidarité sociale comme le sentiment qui lie ensemble les membres de la communauté ou de la société : elle renvoie au lien moral qui unit les individus, et constitue le ciment de la cohésion sociale qui rassemble les différentes parties du tout.

Tout au long de mon étude, j'ai voulu comprendre les ressorts de la solidarité, et qu'est ce qui pousser certaines personnes à agir ensemble dans un contexte donné. Lors des entretiens je me rend compte que cette question est quelque peu personnelle, elle renvoie en général à l'éducation, aux valeurs

1. Selon l'ouvrage de COUTANT Isabelle. les migrants en bas de chez soi. Edition du Seuil, 2018

et aux expériences vécues « *je vais pas m'allonger sur la table et tu vas me psychanalyser !* » m'a t-on dit avant de répondre à cette question. Si certains ne s'ouvrent pas facilement, d'autres ont beaucoup plus de facilité à m'en parlé. Peut être parce que eux aussi ont réfléchi à ce qui nourrissait leur engagement.

La question du voyage est revenu souvent. Presque tous les voisins interrogés ont voyagé. Clothilde me raconte qu'elle a vécu en Espagne et aux États-Unis durant de nombreuses années. Selon elle son accueil à l'Autre a complètement changé. En Espagne elle a ressenti une ouverture vers l'inconnu beaucoup plus prononcée qu'en France. Elle pense que les Français ne sont pas « *bons sur les liens faibles* » c'est à dire toutes les interactions en dehors de la famille et des amis « *les voisins du côté de la rue, la personne à côté du bus.* » Ma propre expérience à l'étranger m'a fait comprendre ce que c'est d'arriver dans un pays dont on ne connaissait rien. Je suis parti au Chili sans parler un mot d'espagnol. C'était la première fois que je parlais loin et seule. La première journée, je ne suis pas sorti de ma chambre par peur de la ville, des potentiels dangers que je ne connaissais pas et de la langue que je ne parlais pas. De plus le physique Européen est très vite identifiable, je ne passais donc pas inaperçu ce qui au début m'a mis mal à l'aise. Se sentir étranger, se sentir perdu, vivre une autre culture, entendre une autre langue... Toutes ces expériences nourrissent d'une manière ou d'une autre notre capacité à être plus ouverts et bienveillants envers les étrangers.

L'expérience personnelle de sa propre famille participe également à une sensibilisation de l'Autre. La mère de Clothilde est pied noire et sa famille a dû rentrer en France en 1962 « *ils ont été hyper mal accueillis par les Français. On disait que c'était des profiteurs des Algériens... J'ai été élevée en entendant ma mère dire qu'ils avaient été très mal accueillis, qu'ils avaient tous perdu, tous laissés. Je suis d'une manière générale très accueillante avec les personnes qui arrivent.* » Son histoire

fait écho à la mienne. Ma mère, Polonaise, est arrivée en France à l'âge de 24 ans mariée à mon père Auvergnat. L'intégration a été difficile à l'époque où dans un petit village Cantalien il n'y avait pas beaucoup d'étranger. J'ai toujours vu ma mère très accueillante et aidante avec les autres. Peut être voulait-elle compenser le manque d'accueil qu'elle a subi à son arrivée. Cette expérience- là a certainement marqué mon esprit et ma volonté d'aider les autres. Pour Christian il en est de même. Sa capacité à aider viendrait de sa famille, sa religion et les valeurs qu'il a apprises tout au long de sa vie « *ça fait parti de notre roman personnel, notre roman familial. Et quand je dis roman c'est comment on a interprété les faits de notre vie. (...) mais c'est la question d'être acteur dans une société où on ne fait pas que consommer mais où on a le souci de l'autre.* »

Ces expériences personnelles influent certainement sur le métier et le choix de vie. Chacun des voisins solidaires a un métier en rapport à l'échange et à l'entraide. Anne est acteur social dans une association. Yannick et Mario sont éducateur spécialisé. Ce dernier me raconte son mécontentement face aux comportements des gens de sa classe qui ne sont investis dans aucunes associations ou qui n'ont aucun désir de s'engager dans quelque chose. Christian lui est Chargé de cours à l'université catholique de Rezé, son métier lui a appris à changer les choses pacifiquement et avec patience « *Moi j'aime pas l'esprit de charité, cette notion. Mais je suis pour une approche beaucoup plus discrète et douce en faisant évoluer les tempéraments les choses beaucoup plus progressivement. (...) Faire accepter que le monde peut changer. C'est mon métier qui m'a enseigné ça.* »

Michel Agier¹ résume quatre causes nourrissant l'enga-

1. AGIER Michel. L'étranger qui vient, repenser l'hospitalité. Edition du Seuil, France, 2018

gement du citoyen. Il y a d'abord la souffrance. La compassion que l'on éprouve du malheur de l'autre. Il prend pour exemple l'enfant mort sur une plage turque en septembre 2015. L'émotion suscitée est à relier au contexte politique. Il faut donc un relais médiatique entraînant une sensibilisation d'une personne qui s'apitoiera ou qui décidera d'agir. Par ailleurs il y a la question de la ressemblance. L'identification permet de se sentir concerné. C'est ce que Fatima, habitante du Clos Toreau a ressenti. Marocaine, elle est venue habiter en France à sa majorité. Elle est donc partie de plein gré de son pays, s'arrachant de sa culture pour espérer une vie meilleure en France. Ce qui la motive est l'échange avec l'autre : selon elle le bagage culturel de chacun est une richesse qu'il ne faut surtout pas négliger « *Ça fait 20 ans que j'habite en France, mais je suis Marocaine et j'ai encore ma culture* ». Michel Agier identifie aussi la cause « *exotique* » c'est à dire qu'elle représente tout ce que nous ne sommes pas. L'engagement se nourrit donc de la différence et de l'attrait de découvrir l'autre. Mario, de la Gilarderie, me parlait de sa curiosité de découvrir ces étrangers et leurs « *coutumes* ». Le risque selon Michel Agier est d'enfermer le migrant dans cette différence. Enfin la quatrième cause est l'éloge de la singularité d'un migrant suite à ses agissements héroïques. L'événement du jeune migrant Malien qui a sauvé un bébé suspendu à un balcon en 2018 en est un exemple. Le risque est d'oublier les raisons économiques, politiques, sociales ou climatiques qui expliquent ces mobilités.

Au sein des personnes hostiles, la sociologue Isabelle Coutant¹ voit assez peu de « *facteurs communs* », hormis la peur du déclassement, la peur de l'Islam et un certain isolement local. Ces personnes semblent parfois souffrir d'un isolement social

1. Ibid p.01

lié au vieillissement. Ceci est accru par l'effet pervers des médias de masse qui renforce le repli sur l'intime. Hélène l'Heuillet¹ cite Richard Sennett, « *les médias ont énormément accru les quantités de connaissances que les groupes sociaux ont les un des autres, mais ils ont rendu également tout contact réel superflu. La radio, est particulièrement, la télévision, constituent aussi des appareils « intimistes » : on s'en sert généralement chez soi, seul, en famille.* » D'autres craignent, paradoxalement, d'être rabaisées par la présence des migrants tout en s'identifiant à eux. Il y avait cette appréhension d'être déclassé par rapport aux touristes à Saint-Brévin-Les-Pins. Tandis qu'au Clos Toreau, Anne y voyait un moyen de reprendre confiance en soi et d'aller aider quelqu'un de plus pauvre que soi.

Une hospitalité différente en fonction de la catégorie sociale du quartier/commune

Le terme hospitalité, issu du latin *hospitalitas*, désigne au début « *l'hébergement gratuit et l'attitude charitable qui correspond à l'accueil des voyageurs dans les couvents et les hôpitaux* » (Gotman 2001)². Les personnes ainsi hébergées étaient porteuses de l'image d'un autre monde assurant un passage entre l'ici et l'ailleurs. Cette orientation demeure d'ailleurs très présente dans la sémantique du tourisme, ou encore de l'hôtellerie, des maisons ou chambres d'hôtes...

Aujourd'hui l'hospitalité porte sur un autre type de population : les sdf, les migrants... Des populations qui partent

1. L'HEUILLET Hélène. Du voisinage, réflexions sur la cohabitations humaine. Albin Michel, 2016

2. MOLLARD Chloe, L'accueil des migrants dans la vallée de la Roya : Hospitalité privée en contexte d'inhospitalité politique. Sociologie des mobilités Année 2016/2017 Université de Nice

ailleurs font l'objet de processus de rejet que ce soit de la part de la société civile ou des partis politiques. Avant, le pouvoir de l'étranger était sa connaissance de l'ailleurs, aujourd'hui son impuissance tient du fait qu'il est ici et qu'il n'est pas censé y être, il est le « *sans place* ». « *Auparavant des civilisations anciennes s'accordaient sur un point : faire de l'étranger un hôte. Aujourd'hui nous transformons l'hôte en étranger.* »¹ Dans le contexte de la « *crise des migrants* » il s'agit à la fois de contrôler les flux de migrants qui arrivent sur les territoires européens, et de répondre aux devoirs éthique, d'accueillir et de protéger les demandeurs d'asile. M. Agier appréhende la dualité de cette situation à travers un processus de sécurisation et un processus « *d'humanitarisation* »², dualité qu'il met en image en parlant d'« *une main droite qui frappe, l'autre qui soigne* ». Ce glissement de perception s'est peu à peu imposé avec l'émergence d'une société de plus en plus commerçante et avec des institutions qui règlent des relations auparavant relevant du don ou de la disponibilité des personnes.

L'hospitalité est à mettre en parallèle avec la vulnérabilité. La vulnérabilité qualifie des personnes. Tandis que l'hospitalité qualifie un type d'attitude attendue de ces personnes. En effet aujourd'hui l'hospitalité renvoie à la vulnérabilité des vies sans soutien, transformées par la misère politique, ou économique en vie sans qualités. Entendre l'appel c'est être affecté par la vulnérabilité de telle vie au point de se trouver lié à une impulsion d'agir, une impulsion à accueillir. En effet l'hospitalité ne naît pas d'une personne bienveillante et généreuse prêt à faire don de soi à autrui. Elle naît suite à un appel entendu devant sa porte, de celui qui vient là maintenant à ma porte, dans ma rue,

1. Ibid p.19

2. AGIER Michel, Au bord du monde les réfugiés. Edition Flammarion, 2003 (cité dans le mémoire de la référence n°1)

en bas de chez moi, et que je ne peux laisser mourir de faim ou de froid. Cet appel lancé vient donc ébranler la familiarité d'un chez soi et le quotidien d'un voisinage.

environnement stable vs fragile

Un environnement social stable et bien établie est propice à un meilleur accueil des réfugiés. Dans le cas du Clos Toreau, le mouvement de solidarité n'a pas eu lieu, il a été presque seulement portée par les associations. Très peu de voisins comme Fatima ont été solidaires. En effet le Clos Toreau est un quartier difficile et socialement fragile où une grande partie des habitants sont en intégration dans la société. Ils n'ont donc pas forcément le temps ou l'énergie de s'occuper d'autres personnes dans le même cas qu'eux. A la Gilarderie ou à Saint-brévin-Les-Pins, la plupart des bénévoles étaient des retraités, ou des personnes ayant du temps libre dans un cadre de vie aisé. Laurence l'Heuillet en conclue aussi que l'engagement a été le fait de personnes appartenant à des catégories établies, alors que les catégories fragilisées comme ont plus souvent mal vécu l'occupation.

Cependant d'autres facteurs rentre en compte et peuvent changer la donne. Il semble aussi que le fait d'avertir les voisins en tenant un discours clair sur la durée de l'accueil puisse changer les relations au voisinage. Dans le cas de Saint-Brévins-Les-Pins et du Clos Toreau, l'arrivée a été faite rapidement et dans l'urgence par l'Etat ou par la ville de Nantes. Les habitants, les travailleurs sociaux et parfois même le maire ont été averti tardement de l'arrivée de réfugiés dans leur quartier/commune. Ceci a entraîné de l'incompréhension et un manque de recul par rapport aux événements pouvant être senti comme un envahissement et quelque chose d'imposé. A saint-brévin-les-pins ce manque d'informations a été excuse à commencer les

revendications et exprimer leurs refus d'accueillir les réfugiés.

Le cas de la Gilarderie a l'avantage d'avoir reçu un petit groupe de réfugiés d'une cinquantaine de personnes, contrairement au Clos Toreau qui en a reçu 120 personnes. Un petit groupe est plus facile à accueillir et les relations aux voisinages sont plus simples, l'intégration est jouable, elle peut susciter l'envie des habitants de faire connaissance ou d'aider. Tandis qu'un gros groupe est démobilisateur « *moi en tout cas j'ai pas d'emprise, je sais pas par quels bouts les prendre en tant qu'habitant, ça fait beaucoup dans l'accompagnement* » me dit Anne du Clos Toreau. Selon cette dernière, les associations préfèrent les plus gros collectifs puisque c'est plus facile au niveau de l'organisation et de la logistique. « *Mais tu vois que là on est du point de vue des associations du salarié, moi je suis un cadre complètement atypique, mes collègues n'habitent pas en quartiers HLM.* » François Prochasson du collectif « soutient exilés 44 » soutient cette démarche d'ouvrir des squats et d'y installer une vingtaine de personnes, ainsi les rapports aux voisinages sont beaucoup plus simple et l'approche est plus facile. « *Quand on ouvre un appartement de 20 migrant dans un quartier, on est sûr qu'on va trouver un réseau de bénévoles plus facilement, et de mettre en route des choses que de faire des gros machins là où il y 100 personnes.* » Anne me confie son découragement, « *même moi avec toute la bonne volonté du monde, j'ai vraiment eu un réflexe de « Ha non mais là c'est pas possible » On est un quartier pauvre, prioritaire de la ville, déjà il y a pas assez de moyen humain pour accompagner les gens, alors là c'est pas possible quoi.* »

sentiment d'infériorité social

Pour Anne, les habitants du Clos Toreau souffre d'un sentiment de déclassement social, d'un sentiment d'apparte-

nance « *aux voisins du bas* » pour reprendre les termes d'Hélène l'Heuillet. Ceux d'en bas ne sont pas l'élite mais ceux du haut. Les voisins du bas subissent une discrimination raciale et/ou sociale qui les enferment dans leur environnement. Ainsi la discrimination par l'adresse a des effets dans tous les domaines de l'existence, comme la recherche d'un emploi. Anne n'assumait pas son adresse étant étudiante, une réfugiée que j'ai rencontré ne trouve pas de travail à cause de son adresse, désormais elle ne précise plus qu'elle habite au Clos Toreau. De ce fait habiter dans ce quartier induit un sentiment d'infériorité sociale.

Le clos toreau est un quartier qu'on pourrait appeler quartier d'accueil où les familles de migrants et leurs descendants entrent progressivement dans la ville, le processus pouvant s'installer sur deux ou trois générations. Il y a donc tout un processus d'intégration et d'adaptation dans le quartier afin de s'insérer dans la société. Comment réagir quand 120 exilés s'installent pour une durée de deux ans dans ce quartier ? Il n'y a pas eu de vives réactions, seulement des réticences et des peurs de voir débarquer des personnes qui doivent être, tout comme la majorité des habitants du quartier, s'intégrer dans la société Française.

Serge Paugam¹ distingue différentes attitudes devant la pauvreté (les fragiles, les assistés, et les marginaux). Selon lui, les différents types de pauvres se distinguent entre eux selon une logique de discrimination interne qui aboutit à de nouvelles ségrégations. Il y a les « *vrais pauvres* » et les « *faux pauvres* », ceux « *qui veulent s'en sortir* » et « *ceux qui abusent des services sociaux.* » Les fragiles se plaignent des assistés et les assistés se plaignent des immigrés. Au Clos Toreau, certains on

1. Ibid p.95

trouvait l'arrivée des réfugiés comme une invasion de personnes avec des privilèges. Fatima me fait part d'une discussion qu'elle avait eue avec une voisine à propos de la salle de bain qui était remise à neuve dans l'un des foyers « *Il y a une voisine qui m'a dit : regarde ils sont en train de leur faire la salle de bain , est ce que toi quand t'a emménagé ici on t'a fais ta salle de bain ? (...)* Il faut comprendre par où sont passé ces gens-là et pourquoi ils sont arrivés ici, et pourquoi ont leur a donné un logement et pourquoi on leur a changé la salle de bain. Mais il faut pas s'arrêter juste à mais pourquoi ils ont une salle de bain eux et pas moi. » Ces fragmentations internes déchirent un lien social déjà abîmé.

Ainsi à mon sens l'élan de solidarité s'en trouve ébranlé. Comment aider l'autre quand sa place dans le quartier et la société n'est elle même pas assurée ? Toute une série de micro-fragmentations déchirent toujours davantage un lien social déjà endommagé. Ceux d'en bas se démarquent encore de ceux qui sont plus en bas qu'eux.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Chapitre 2

RÉINVENTER UN QUARTIER

Un voisinage qui se redéfinit

entre voisins et voisins

Entre voisins, on se croise, on s'épie, on se tient la porte, on partage son ascenseur, on se dit bonjour, on s'évite, on se guette, on s'énerve d'entendre les pas au-dessus de chez soi... Le voisinage est d'abord un lien par le lieu où un ensemble de règles régissent la coexistence. Parfois on ne s'adresse jamais la parole, on se connaît sans se connaître. Comment ses relations de coexistences se modifient lors de l'arrivée d'un groupe de migrant venant considérablement ébranler l'entre-soi d'un quartier ?

Nadège, habitante à Saint-Brévin-Les-Pins me confiera que cet accueil lui aura permis de faire le tri dans ses connaissances. Il y a des personnes de son entourage proche qui ne comprenait pas son engagement et qui n'était pas pour l'accueil des migrants « *on ne savait, c'était pas des sujets qu'on avait spécialement abordés.* » Elle a aussi peu à peu identifié les commerçants réticents grâce aux médias « *ha ben c'est là que je prenais*

mon pain, ben lui il ne me verra plus ». Yannick lui ressent un regard insistant des autres du fait de son engagement médiatisé dans le collectif favorable à l'accueil. « *Avant l'arrivée des migrants j'aimais ma ville et je me posais pas tellement la question de la gestion de la mairie, bon ça roulait quoi. J'aimais y être et j'aimais y déambuler. Maintenant j'aime toujours ma ville mais avec quelque chose qui me prend les tripes. Quand je me balade, quand je vais sur le marché et que le fleuriste me regarde fixement comme ça, mais je me dis qu'il y en a d'autre aussi qui me regarde différemment par rapport à cet engagement-là. Alors je l'assume hin mais cette ville là je la regarde pas de la même façon, ça c'est clair.* » Le fait de savoir que des voisins qu'ils côtoient tous les jours soient fermés à cette hospitalité le dérange profondément, si bien que son regard sur la ville s'en trouve modifié. Si à Saint-Brévin-Les-Pins, les relations entre voisins sont parfois tendu suite aux manifestations, à la Gilarderie la situation est différente.

À la Gilarderie, l'accueil des réfugiés a été l'élément déclencheur d'engager la conversation avec des voisins. Christian a rencontré ses voisins d'en face avec qui il n'avait jamais parlé. Ils sont venu lui demander des informations sur le squat. « *Ils savent que je m'en occupe, ils voient les aller et venues. Et on a entamé une discussion.* » Pour lui cette arrivée a permis de faire un pont entre les voisins « *le monsieur d'en face, je connais pas son nom en plus, il sort de sa maison et il va à ma rencontre. Ça fait 7 ans qu'ils sont là, c'est la première fois qu'il fait ça. Et il me dit : « vous n'avez pas entendu du bruit vendredi et samedi ? » Alors moi j'ai pensé aux migrants évidemment. Je lui ai dit « bah nonn, euh... » et il me raconte ce qu'il s'est passé. Et ça n'avait strictement rien à voir avec les migrants. Mais il m'a interpellé et puis on a discuté.* » Il voit cette nouvelle cohabitation comme un moyen d'apprendre aux gens à discuter et à échanger en sortant de leurs maisons. « *C'est à dire qu'avant on discutait pas, et là c'est la deuxième fois en l'espace de 10 jours qu'on*

converse, qu'on change de trottoir pour parler avec les voisins d'en face la rue. » Selon lui les migrants ont changé sa relation au quartier. « *Etant très occupé je vivais pas dans le quartier. C'est vrai que les migrants ont contribué à mon réveil et ma disponibilité.* » Mario me raconte que des voisins viennent l'interroger dans le busway « *ils me parlent de ce sujet-là « Alors les migrants qu'est ce qu'ils deviennent ? ». Donc ça lie, il y a une relation qui se fait forcément.* » Par ailleurs les voisins solidaires de la Gilarderie ont créé des liens de complicités et des rapports intergénérationnels. Clothilde elle, affirme son attachement grandissement au quartier suite à cette synergie de voisins.

entre voisins et réfugiés

Comment aborder l'étranger qu'on décrit comme pauvre, inculte et dangereux ? Quels sont les premiers gestes d'accueil ? Comment s'affranchir des préjugés nourris des médias ? Le premier contact est sans doute matériel : intervenir parce que le besoin est là (nourriture, couverture, lave-linge, casserole) « *Au début j'avais un intérêt à aller les voir puisque je leur apportais des vêtements, des habits* » se rappelle Mario. L'approche se fait discrète, on s'apprivoise mutuellement à l'autre, on apprend à se connaître. Mario m'a exprimé son désir de découvrir ces gens-là qu'on place un peu trop facilement « *dans des cases* ». Qui sont-ils réellement ? D'où viennent-ils ? Et quelle est leur culture ? « *Des fois je les croisais dans la rue et ils me proposaient de boire un café* ». Le lien matériel se transforme vite en lien social. Des activités sont créées, partagées autour du sport, de la cuisine, du cinéma, de fêtes de quartier. « *On va manger un truc ensemble, on va boire des coups. On tisse du lien, c'est des grandes affections parfois.* » Clothilde, elle s'est rapprochée des réfugiés grâce aux cours de français. La première approche n'était pas si simple. Certains ne parlent pas très bien français et la conversation est difficile à enclencher

«*Je me souviens d'avoir eu envie de communiquer et d'avoir été gênée, ils étaient souriants et tout mais j'ai le souvenir de ne pas avoir réussi à établir le contact avec eux.* » Elle a cependant gardé contact avec Abajite qui a quitté la maison, elle l'a invité à manger plusieurs fois. A saint-Brévin-Les-Pins, de fortes amitiés ont été créées durant les 6 mois de l'accueil. Yannick me raconte qu'il s'était beaucoup investi avec un résident qui faisait du rap. Il l'enregistrait et faisait des vidéos clip. Depuis le rappeur en herbe a réussi à avoir ses papiers. Il relance parfois Yannick pour faire de nouvelles musiques.

Les migrants ne sont plus vu comme un groupe compact et homogène mais comme des personnes singulières aux prénoms de Abajite, Djime, Choueb, Adan... Pour Jean-Paul, c'est un soucis quotidien « *on s'inquiète s'ils sont malades ou pas, on s'inquiète s'ils ont un travail ou pas, si tout se passe bien quoi. C'est des liens qui sont créés au fur et à mesure.* » Christian lui, tisse du lien mais garde une certaine distance. « *Alors oui maintenant je peux dire que j'ai un lien social. Quand je les croise dans la rue, je descends de mon vélo, et leur dis bonjour.* » Il perçoit ce lien social comme une nécessité pour les réfugiés afin qu'ils aient un point d'appui dans le quartier. Il m'avoue qu'il a invité les occupants du squat à passer chez lui mais sa relation avec eux est beaucoup moins forte que celle de Jean-Paul ou Mario. « *Je n'ai pas tissé une relation sociale comme Jean-Paul. Mais c'est bien, Jean-Paul est un point de fixation, c'est important qu'il le garde. C'est pas que je ne veux pas mais c'est pas la peine d'être 36 à faire le job parce qu'il risque d'avoir de la déperdition d'énergie, moi je suis pour l'efficacité.* »

Cette relation peut être parfois difficile à gérer au quotidien du fait de son engagement affectif qui relève presque d'une attitude paternelle « *C'est lourd. On est pas des travailleurs sociaux, des professionnels, on veut que ça marche bien cette démarche humaniste. On est pas formés pour ça.* » L'hos-

pitalité est au début un enchaînement d'obligation selon Anne Gotman. C'est un engagement dans la relation, il faut avoir de la place spatialement et faire une place socialement.¹

De plus la limite est faible entre le rôle de bénévole et le rôle d'ami « *C'est un peu compliqué puisque dans le cadre du projet du logement, j'aide dans la construction. Mais les gars contribuent pas forcément à ça. J'ai le rôle où je vais manger un truc avec eux et après j'ai une réunion et je suis représentant du collectif et du coup les gars c'est pas la même posture quoi.* » me précise Mario.

Cependant les relations créées avec les exilés dépendent beaucoup de leurs statuts. A Saint-Brévin-Les-Pins, les réfugiés de 2018 viennent du square Daviais. Ceux de 2016 étaient de Calais. Nadège m'atteste que les démarches administratives ont été largement facilitées à Calais grâce aux associations très présentes et grâce à l'Etat voulant démanteler la « jungle ». Sur les 47 accueillis, seul 3 n'ont pas eu leurs papiers. Aujourd'hui les démarches se sont durcies. La grande majorité des occupants actuels sont des dublinés. C'est à dire que leurs empreintes ont été déposées dans un autre pays. Pays qui est censé être responsable de la demande d'asile. Il y a donc 10 mois d'attente si un réfugié soumet sa demande à la France. C'est un état de stress permanent puisqu'ils peuvent être à tout moment reconduits dans leur pays Européen d'arrivée. Pour Nadège, c'est pour cette raison que les occupants sont moins disponibles mentalement aux activités organisées et au fait de s'intégrer dans la société Française. Certains ne viennent même pas en cours de Français. « *Ils sont dans un espèce de flou, et ça je le vois, ceux qui sont en Dublin ils ne voulaient pas piper un mot alors que c'est des jeunes qui parlent très bien anglais. Il ne veulent pas parce que en fait ils*

1. Ibid p.94

se disent qu'ils n'ont pas encore posé leurs valises et à partir de ce moment-là dès qu'ils sont passé en normal ça débloque leur français, c'est récurrent ça, ça arrive une fois sur deux. » constate Adèle. Ce climat d'inquiétude expliquerait peut être le ressenti de Yannick qui trouvait au départ les résidents beaucoup plus fermés qu'en 2016.

Du côté des opposants de Saint-Brévin-Les-Pins, certains ont trouvé le comportement des réfugiés irréprochable. Florent habite Saint-Brévin avec sa famille depuis peu. Au début il s'est montré très réticent. Il trouvait injuste de nourrir et loger gratuitement des personnes d'une autre civilisation. Il a cependant reconnu après coup les efforts des immigrés. « *L'autre jour je buvais mon café en terrasse et un groupe de migrants sont passé en courant, ils faisaient du sport, il y en a un qui m'a dit bonjour. Bon il n'y a pas de débordements, ils essayent visiblement d'apprendre le français* ».

Dans les trois quartiers des gestes d'incivilité à l'encontre des personnes solidaires où des exilés sont à noter. Les réticents s'expriment chacun dans leurs coins par des gestes: les rideaux se ferment, on ne laisse pas passer en voiture, le regard est insistant, on ne dit pas bonjour... Hélène l'Heuillet¹ rappelle que la coexistence entre voisins est ce fil qui nous sépare de la maison de l'autre. Cette frontière régule les rapports aux uns et aux autres, elle sépare et rapproche de l'autre là où la sociabilité passe entre humains par le langage « *l'homme est par nature un animal politique, pourquoi ? Parce qu'il règle les affaires communes par le langage, notre premier rapport à l'autre.* » Cependant selon la sociologue, dans le cas de l'insociabilité il n'y a plus qu'un « *face à face destructeur* » où l'incivilité passe par le langage du corps.

1. Ibid p.95

le rôle du voisin solidaire au sein du quartier

Au Clos Toreau, Anne qui est à la fois actrice sociale et habitante est connue dans le quartier a tenu un discours rassurant sur l'accueil des exilés « *j'ai des voisins qui étaient en plein fantasme « les migrants qui arrivent ! il y a des femmes qui vont accoucher ! ils sont beaucoup ! » Tu peux dire non, c'est des gars qui ont des papiers, qui travaillent, pouvoir dire des choses. J'habite le quartier, je suis un peu connue ça a permis de dégonfler les baudruches.* » Le rôle de l'acteur social et habitante est donc primordial, il sert de repère au sein du quartier afin de sortir des rumeurs et de rassurer.

Pour Hélène l'Heuillet, le voisinage se pense sur le modèle de l'équipe. Ce n'est donc pas une association qui est instituée, l'équipe elle peut se dissoudre à tout moment « *car elle n'est qu'en vue de jouer le jeu.* ». Pour vivre ensemble il faut une coordination et cela suppose des différences de point de vue ce qui n'a rien d'évident. Vivre ensemble serait donc un challenge. Pour cela l'auteur évoque la place de l'autorité dans une équipe, il doit y avoir un chef. Sa position n'est pas de surplomb mais il remplit la fonction nécessaire d'inspirer la confiance en une possible réussite. C'est ce que j'ai pu remarquer dans le cas de la Gilarderie. Jean-Paul a été l'élément catalyseur des voisins solidaires. Il s'est peu à peu constitué une équipe motivée pour un but commun, celui d'aider les habitants réfugiés du quartier. On pourrait dire qu'il occupe cette place de « *leader* » dans le sens où c'est un référent pour le voisinage et pour les réfugiés. L'esprit d'équipe découle donc sur le fondement du « *nous* », et donc sur le fondement du commun.

Les Initiatives locales autour d'un projet commun

le concept de maison d'accueil

A la Gilarderie, les voisins solidaires ont d'abord agi dans l'urgence. Ensuite c'est avec le propriétaire, les associations, les réfugiés et les autres voisins qu'un dialogue s'est enclenché afin de réfléchir à l'avenir de ce squat. L'idée d'une maison transitoire née. Né grâce aux mouvements locaux cela pourrait permettre d'agir sur les politiques d'accueil locale. Je pense que celles-ci sont efficaces que si elles s'appuient sur des mouvements de solidarité qui partent de l'échelon local. C'est sans doute à cette condition que de telles initiatives peuvent se transformer en revendications politiques. La Gilarderie et Saint-Brévins-Les-Pins font partie de ces communes /quartiers où les habitants s'interrogent sur ce que serait une politique de logement et d'accueil adaptée à la mobilité internationale prévoyant que celle-ci ne va pas s'arrêter. Si les voisins solidaires de la Gilarderie ont eu l'idée de pérenniser le squat en l'adaptant en maison d'accueil, les Brévenoises solidaires ont continué leurs recherches autour d'un collectif luttant pour le logement social dans leur commune.

Le modèle de la maison d'accueil proposé par les voisins solidaires de la Gilarderie rejoint l'idée du collectif d'associations (Plateforme de services aux migrants) PSM¹. Ce sont des lieux d'accueil temporaire de migrants. Gérés grâce à une collaboration entre professionnels, militants, associatifs et migrants, les maisons seraient des « lieux privatisés au regard du droit ». Présenté comme expérimental par le réseau associatif qui l'a imaginé, un tel dispositif n'a encore été soutenu au niveau de l'état ni retenu au niveau municipal. C'est pourtant la solution qui a émergé au cœur du quartier de la Gilarderie. Contrairement à d'autres foyers où il y a un accompagnement global, l'idée des

1. Ibid p.94

maisons relais est un endroit où les personnes sont autonomes et libres, c'est un endroit de pause pour avancer sur les projets futurs de la vie. D'ailleurs la dénomination du projet en tant que tel reste encore floue : maison d'accueil, maison relais, maison transitoire, hébergement transitoire... Mais ce projet commun regroupant différents acteurs permet de réfléchir aux nouvelles formes d'hébergement qui sont aujourd'hui marginaux mais qui pourraient être précurseur dans l'accueil du futur

entre dispositif public et privé

Entre le Clos Toreau et Saint-brévins-Les-Pins, l'accueil se fait par la ville et/ou Etat dans des foyers. Ce sont des associations qui s'occupent de l'organisation du lieu. J'ai parfois pu remarquer une attitude « maternelle » dans le sens où le fonctionnement est cadré.

Au Clos Toreau, seuls les acteurs sociaux rentrent dans le foyer. A saint-Brévin-Les-Pins, des veilleurs de nuit surveillent afin d'éviter tout débordement suite aux manifestations violentes. L'accès est désormais réglementé. Yannick se rappelle qu'en 2016, lorsque le centre était sous la tutelle de l'association Trajet, « les personnes rentraient comme ça dans le foyer (...) la nuit des gens venaient ici, de façon bienveillante pour être avec les gars et en fait personne n'avait de contrôle sur ça. » Le problème pour lui est que ces allers et venus sans contrôle d'une part, désorganisent les activités à l'intérieur du centre et d'autre part, aurait pu amener à des débordements festifs liés par exemple à l'alcool. Yanick se remémore cette soirée tumultueuse où un groupe de musique lui avait proposé de jouer dans le centre. Mais avant d'en avoir averti les bénévoles, le groupe avait déjà relayé l'information sur Facebook. « Ça ne s'est pas passé correctement » conclue Yannick. Beaucoup de personnes ayant vu l'information sur internet sont venues « certain avec de l'alcool, d'autres se sont servi à manger dans les frigos, enfin

des trucs quoi... » L'événement a eu lieu à 20h donc il n'y avait plus de travailleurs sociaux pour cadrer l'événement mais seulement les deux veilleurs de nuit. Suite à cela, Yannick a repris l'organisation du centre en main en contrôlant les entrées avec l'accord de l'association Aurore « Donc là on s'est mis d'accord pour que les choses partent pas en vrille , et Aurore ça les arrangeait bien que nous on soit à cette place-là. »

Dans le cas de la Gilarderie, les réfugiés se sont installés d'eux-même dans le squat. Face à cet abandon et aux manques de besoins énormes, des voisins se sont mobilisés. Les occupants des trois maisons se sont organisés de manière à être autonome. Ils sont évidemment aidés par des associations pour les papiers, la nourriture et un règlement intérieur a été mis en place. Cependant n'importe qui est invité à rentrer, passer, rencontrer les occupants. C'est ce qui est d'ailleurs encouragé avec les futurs travaux des maisons. La notion du « chez soi » explique cette démarche différente des centres sociaux. La présence des occupants est tolérée, ils sont chez eux jusqu'à ce qu'ils aient leurs papiers et du travail. Il n'y a donc pas de temps d'hébergement défini.



Panneaux d'informations dans le centre de Saint-Brévin



@ SAGA, Affiche annonçant le futur projet et appelant les voisins à participer, 2019, la gilarderie



@Collectif moustache, Image de rendu de la futur maison d'accueil, 2019, la Gilarderie

Chapitre 3

VIVRE ENSEMBLE

L'hospitalité

« Qu'est ce que vivre ensemble ? C'est promouvoir des valeurs. Renforcer la volonté des individus pour qu'ils s'engagent. Former à la citoyenneté, développer la solidarité. Prévenir les conflits. Respecter les cultures et les religions. Apprendre à reconnaître pour l'autre la même liberté que l'on se reconnaît à soi même. Réorganiser notre vie commune sur terre. Vivre ensemble ce n'est pas simplement vivre côte à côte mais s'entraider, se comprendre, se respecter. »¹

Pour Pierre Marie Pouget, il faut continuellement remettre en question notre attitude et conduite face au « vacarme » de la culture commerciale et capitaliste qui « peut nous contaminer sans que nous y prêtions attention » Pour l'auteur nos

1. MARIE PIERRE POUGET. Migrants, incarner les valeurs humaines, Mondialiser l'hospitalité. Edition Chronique Social. Collection Comprendre la société, 2017

existences sont guidées en fonctions de l'argent et de la consommation dans un monde globalisé. Le retour à l'hospitalité permet de nous libérer de cette individualisation afin de travailler notre culture du vivre ensemble.

L'hospitalité nous ouvre à l'autre qui sollicite notre aide. Il ne s'agit pas de nous considérer supérieur mais égale où chacun apprend de l'autre. D'où qu'il vienne, quel qu'ils soit, l'hôte nous oblige à être dans les actes fidèles aux valeurs que nous avons. Ainsi la pratique de l'hospitalité est « *le levain d'une culture de paix, qui transforme la lutte des uns contre les autres en lutte des uns pour les autres.* »

Aller vers l'Autre

une peur réciproque

A la Gilarderie, quand je passe devant les 3 maisons, elles me paraissent vide. Elles sont toutes les trois fermées depuis l'extérieur. Les rideaux sont baissés. Quelques bruits de vie trahissent cette illusion. Il suffit qu'une fenêtre soit ouverte pour inonder l'enclos d'une conversation incompréhensible. Pourquoi ces fenêtres sont-elles toujours fermées ? Peut être parce qu'elle donne sur la rue de la Gilarderie. « *Les jeunes (habitants des trois maisons) qui sont dedans veulent pas sortir parce qu'ils ont peur du regard des autres et certains voisins qui osent pas parce que, ben qu'est ce qui se passe dans ce monde-là ?* » m'explique Jean-Paul. Selon lui, les habitants n'osent pas ouvrir les volets des maisons puisqu'ils ont peur d'être observé, une barrière se créer. Ceci ne fait qu'accentuer le mystère de ces nouveaux habitants. La façade éloigne dans la proximité. Elle présente tout en dissimulant. Maintenir une façade démontre une image de soi. On se montre pour ne pas être vu.

Si on pense généralement que la peur vient est uniquement du côté des Français, il y aussi quelques réfugiés qui ne sortent pas de la maison de peur des Français, des voisins, des habitants. Certains sont ici depuis un ou deux ans et ont quitté leurs pays sans aucune connaissance du monde occidentale ce qui peut être effrayant. C'est ce que me confirme Choueb, un jeune Tchadien qui habite depuis le début dans le squat. Certains n'ont pas envie de se rapprocher, de faire connaissance avec les autres. « *Les voisins te regardent comme s'ils ne voulaient pas de toi* » me dit Djime. Il est aussi très surpris de la froideur des français « *Dans la rue, tu dis bonjour ici personne te répond. On me regarde avec des gros yeux. Alors qu'au Tchad je dis bonjour à tout le monde, dans le bus, dans la rue, on va voir les voisins, les enfants aussi, c'est pas aussi fermé. Ici les gens que tu croises ils sont tous avec leur téléphone.* »

Lors d'une réunion organisée par les voisins solidaires invitant tous les habitants du quartier, je me souviens de cette voisine qui disait qu'elle aimerait bien connaître plus ces nouveaux venus, mais elle ne savait pas comment faire. Aller chez quelqu'un sans prévenir n'est pas quelque chose de forcément naturel. Il y a une timidité à franchir le portail, à passer, à déranger... Cette dame-là ne s'adressait d'ailleurs pas aux réfugiés directement mais aux voisins solidaires qui étaient assis juste à côté. Je sentais comme une peur ou une gêne, peut être une timidité ? Il suffirait pourtant d'avancer dans l'enclos des trois maisons, de taper aux portes d'entrer et quelqu'un vous accueillera sûrement avec le sourire. Certains voisins l'on fait, ils ont eu le courage d'aller vers l'inconnu sans grande appréhension comme Jean-Paul et Mario. Mais pour d'autres, c'est encore difficile.

franchir la porte

Je repense alors à cette scène de la comédie tragique

American Beauty¹. Il dépeint une vie de famille (Lester Burhnam, sa femme Carolyn et leur fille Jane est la famille) dans un quartier résidentiel bourgeois. Les relations entre voisins sont particulièrement intéressantes. A côté de la famille Burhnam s'installent un ancien militaire avec sa femme et son fils. De l'autre côté vit un couple homosexuel, qui désireux d'accueillir leur nouveau voisin, viennent sonner à leur porte. Le colonel déjeune dans la cuisine avec sa femme et son fils quand ils entendent la sonnerie retentir. La surprise peut se lire sur les 3 visages. Ils se regardent les uns les autres interloqués « *Tu attendais de la visite ?* ». Après un long moment, le colonel finit par se lever et ouvre la porte. Le couple lui tend un panier rempli de fleurs et de nourriture en guise de cadeau de bienvenue dans le quartier. Le colonel leur demande « *inutile de tourner autour du pot, qu'est ce que vous avez à vendre ?* » « *Rien ! Nous voulons seulement accueillir notre nouveau voisin* ». Finalement, le colonel leur ferme la porte au nez après avoir compris que c'était un couple d'homosexuel. L'ancien militaire dépeint un personnage victime de ses propres préjugés et de ses peurs. Frapper à la porte de quelque, être sur le pas de porte est perçu déjà comme une intrusion à la vie familiale.

J'ai été attentive à cette notion d'accueil lors de mes nombreux entretiens. Si certains des entretiens sont faits en espace public, d'autres m'ont invité chez eux. Est-ce qu'on va me proposer à boire ? où on s'installe ? est ce qu'on se serre la main ? Tous ces premiers gestes d'accueil qui vous mettent à l'aise ou non dépeignant l'intrusion d'une parfaite inconnue dans le foyer d'un inconnu. Lorsque je suis allé voir Jean-Paul chez lui, je suis resté devant le portail, la porte d'entrée n'était pas clairement identifiable me privant donc de repères. J'étais

1. SAN MENDES. American Beauty, Etats-Unis, 1999

géné et je n'ai pas pu rentrer, j'ai attendu qu'il me fasse signe. Pour aller voir Djime aux trois maisons, j'ai eu la même réaction, je suis resté devant le portail en attendant qu'il vienne me chercher alors que je connaissais pertinemment les lieux. Je comprends donc l'appréhension de certains voisin désireux de faire connaissance mais qui n'osent pas franchir la porte, qui ont peur de déranger et d'entrer dans un espace où on n'a pas sa place.

Un décalage culturel provoquant malentendu et ambiguïté

une coordination nécessaire

Les initiatives faites par les voisins solidaires sont nourries de ce désir de rencontrer l'autre, de provoquer la rencontre et de démontrer que les réfugiés ne sont pas des êtres dangereux mais en désir de s'adapter à une nouvelle culture.

A Saint-Brévin-Les-Pins, il y a eu un temps de coordination nécessaire entre les exilés et les bénévoles à l'organisation des activités. Les trois personnes que j'ai entretenues m'ont toutes parlées du rapport au temps qui était très différent entre eux et les réfugiés. Peut être par rapport à leur culture Africaine ou à cause de leur voyage « déstructuré » se questionne Yannick. Il est difficile de mettre en place des activités. Nadège y voit une remise en question de ses propres habitudes « *ils n'ont pas cette sorte d'organisation qu'on a. Et c'est dingue parce que ça nous questionne, peut être qu'on n'est pas dans le bon non plus, notre mode de vie à nous c'est pas mieux...* ». Elle s'en est rendu compte aussi lorsqu'elle hébergea des réfugiés chez elle. « *on nous demandait mais pourquoi vous mangez à heure fixe ? Parce que nous on ne mange qu'un ou deux repas par jour et après on mange quand on a faim. Et ils s'aperçoivent vachement que*

c'est notre travail qui conditionne. Ça paraît, on le sait que dans le fond c'est nos horaires de boulot, de contrainte, mais quand c'est eux qui nous le renvoient en nous disant ouai nous c'est pas comme ça. C'est intéressant, ça nous fait reposer des questions, ajuster des choses».

Au Clos Toreau cette coordination n'est pas facile à l'intérieur même du quartier. Comment enseigner les règles du vivre ensemble quand on vit dans un immeuble où il y a 13 nationalités différentes ? Juste avant mon enquête je pensais un peu naïvement que la mixité sociale rendait l'intégration des réfugiés plus facile. J'imaginai les gens ouverts, accueillants et compréhensifs puisque eux mêmes auraient pu passer par là. « Si tu mets des gens dans un quartier très mixte culturellement et des gens qui arrivent ben tu déséquilibres ça. 13 nationalités dans un immeuble de 44 logements, si on continue comme ça à un moment donné les Français seront en minorité. Moi ça me pose question, ça me pose pas de problème mais ça pose la question de l'intégration. » Pour qu'il y ait intégration, un socle de repères des codes de la culture française est nécessaire. Si ce socle n'existe pas dans des quartiers très mixtes culturellement où des gens sont en nécessité d'accompagnement, un déséquilibre se forme. « C'est sûr que quand ils font du bruit à 11h du soir, ce n'est pas les accompagnants sociaux qui vont aller expliquer que il y a des règles de vie en France qui ne sont pas celle de l'Algérie. Quand je monte en pyjama et que j'en ai ras-le-bol ça se voit. Mais ce sont des gens qui m'ont offert des dates, qui s'excusent, je vois bien qu'ils ne le font pas exprès, qu'ils ont le souci de l'autre mais simplement il y a un tel décalage culturel ».

La différence culturelle je la ressens aussi lors de mes entretiens. Lorsque je rejoins Djime dans les trois maisons de la Gilarderie, il me met tout de suite mis à l'aise en me proposant

du café, du thé, de l'eau que je refuse gentilement. Il m'est apparu surpris de mon refus. Il me demande alors si je veux une banane ou une pomme. Encore une fois je lui dis non merci. Pendant que je sortais mes affaires pour commencer l'entretien, je relève la tête et vois 3 bananes posées sur un siège devant moi. Djime me regarde et me dit « Tu vas manger maintenant ». Je lui réponds que vraiment je n'ai pas faim, je venais de manger. Il me propose alors de ramener les 3 bananes chez moi. Il ouvre mon sac et met les 3 bananes « comme ça tu vas les manger chez toi ». Refuser n'est visiblement pas un choix possible tandis qu'en France c'est presque de la politesse. Cet épisode me rappelle une conversation avec Mario, il me disait que Djime ne lui adressait plus la parole parce qu'il avait refusé de manger une assiette de poulet.

Ce décalage culturel s'inscrit dans notre rapport à l'espace qui est régi par des codes différents nous permettant de coexister avec nos semblables. La cohabitation avec des individus différents est toutefois difficile : incompréhension ou malentendus peuvent donc arriver lorsqu'on se trouve en présence d'espaces ou de personnes ne partageant pas nos codes.

le rapport à la femme

En tant que rôle d'enquêtrice femme, je n'ai jamais autant été sollicitée par des hommes en demande d'asile. Les regards, les sourires, les questions intimes, les invitations à boire un café, à aller au restaurant, au cinéma, à me raccompagner jusqu'au bus... Je me questionne encore sur la source de ces agissements. S'agit-il de maladroites et méconnaissance des codes ou espoir que leurs avances pourraient être couronnées de succès ? La relation entre un réfugié et une femme est de ce fait n'est pas évidente et ambiguë. « C'est des garçons qui aiment bien les filles t'as pu voir ! » me dit Clothilde.

A la Gilarderie, même si il n'y a pas eu de réactions

« *virulentes* », certains se plaignent directement aux voisins solidaires. Christian me raconta que sa voisine infirmière l'interpella un jour devant sa porte. Elle savait qu'il se rendait régulièrement dans le squat et qu'il connaissait bien les occupants. Elle lui a dit qu'elle ne se sentait plus en sécurité dès qu'elle sortait du bus en rentrant du travail, et selon elle, elle n'était pas la seule à penser ça. Un soir, elle s'était faite interpellée par un réfugié dans la rue. Mario me parle aussi de cet incident lors de notre entretien. Les mots ne sont pas les mêmes « *une voisine s'est faite harceler donc elle a accusé les migrants directement.* » Je poursuis mon enquête et je décide d'en parler à Clothilde étant une femme elle a peut être un avis différent sur ce qui s'est passé. Elle pense savoir qui c'est. « *Il est venu au cours et il m'a dit « Je comprends pas, on s'était rencontré et puis quand je l'ai revu, je lui ai parlé, et elle était visiblement gênée ». Donc après est ce qu'il a cherché à avoir son numéro de téléphone, à la revoir, à prendre un café... Ou alors elle lui avait pas dit bonjour, du coup il était un peu vexé, il ne comprenait pas* ». La première approche du jeune homme à certainement été mal interprétée du fait des codes différents entre la culture française et la culture de son pays. Christian ne voulait pas laisser sans suite la plainte de sa voisine, il décide donc d'en parler aux réfugiés lors d'une réunion dans les 3 maisons afin que cela ne se reproduise plus « *et aussitôt 4 jeunes ont réagi et ils se sont focalisés sur l'un d'entre eux et lui ont dit : « mais tu vois ! Tu n'as pas à interpellé les femmes comme ça dans la rue, ça peut être mal pris, c'est une question d'image, il ne faut pas que tu fasses ça !* ». Il y a donc une prise de conscience de l'image qu'on renvoie, celle nourrie par les médias et la télévision qui dépeignent une figure compacte et dangereuse. Il faut être irréprochable et s'éviter le moindre écart puisque un réfugié à l'origine d'un petit incident dans le quartier peut entacher la réputation de tous les autres. Mais comment être irréprochable quand les codes de la société Française sont encore méconnus ?

Lors de mon entretien avec Djime, il m'exprime son incompréhension face aux femmes qui ont peur de lui dans la rue. Lui aussi quand il descend du bus et qu'une femme est devant, il sent qu'elle a peur et qu'elle avance très vite, il essaye donc de la dépasser afin qu'elle soit soulagée. « *Les gens ont peur des noirs, je te jure !* » Je me permets de lui répondre que n'importe quelle femme se sentirait en danger le soir dans une rue déserte avec un homme qui marche derrière. Ce n'est pas parce qu'il est « *noir* », ou réfugié mais parce que c'est un homme. Rentrer seule le soir dans une rue déserte propulse l'état d'esprit en alerte permanente, on marche vite, on regarde devant, derrière, à côté afin d'éviter un quelconque danger.

Clothilde revient sur un malentendu qu'elle a aussi vécu « *à un moment un réfugié m'a pris en photo et me l'a envoyé en me disant que j'étais jolie. C'était un peu déplacé et je lui ai dit « je suis marié » « ah oui non non je voulais pas ! » Il était hyper gêné, moi aussi.* » Durant les cours de Français, Clothilde décide alors d'apprendre à ses élèves réfugiés des situations de la vie quotidienne, comme aller au marché ou commander un verre mais aussi draguer une fille afin d'éviter tout malentendu.

Lorsque je questionne Christian sur ce rapport au féminin, il l'explique par « *une demande affective énorme.* » Il pense que certaines personnes veulent se rapprocher du monde féminin. Etant à longueur de journée avec des hommes, certains nécessitent de pallier le manque, le vide de la présence féminine de la mère, la sœur, la femme. Le problème est donc de prendre en compte cette demande de relation féminine sans que ce soit considéré comme du harcèlement de rue ou de la drague pouvant être mal interprété.

intégration / adaptation

Le mot intégration n'est peut être pas représentatif de ce processus et a une consonance trop dur. Il ne s'agit pas de

mettre entre parenthèses ses origines et de calquer son mode de vie aux Français mais de comprendre les codes d'une culture afin de ne pas être en décalage. « *Moi quand j'étais en Egypte j'ai mangé du beurre salé et du camembert chez moi à la fourchette et au couteau, mais quand j'étais avec les Egyptiens on mangeaient avec les doigts, et je me sentais intégrée dans la culture parce que je respectais les règles de la culture* » explique Anne. L'adaptation ou l'acclimatation résonne comme un ensemble d'action à s'habituer à un nouveau milieu, ce sont des termes qui me paraissent plus appropriés. Fatima n'en pense pas moins « *L'intégration j'aime pas. Moi ça fait 30 ans que je suis ici, je suis Française sur les papiers mais je me sens pas Française, je reste toujours Marocaine. Et donc l'intégration c'est quand on s'intègre et qu'on se fond dans la masse. Oui je me fonds visiblement dans la masse mais j'ai ma culture et j'ai mes origines* ».

Pourtant si le contact avec les Français est faible, il est difficile de s'émanciper que ce soit au niveau des codes culturels ou de la langue. Et le Clos Tureau ne permet pas d'avoir ces repères, il y a donc des manques et des demandes de comprendre la société dans laquelle ces réfugiés se sont installés.

Un enrichissement culturel

Les gens amènent avec eux une plus value qui nous enrichit. Anne prend l'exemple du couscous, ce plat d'origine Maghrébine fait de Semoule beurrée arrosée d'un bouillon de viandes de mouton, avec quelques légumes, carottes, navets... Le couscous¹ se conjugue de mille et une manières au fur et à mesure de son expansion territoriale. Il s'implante en France avec l'arrivée des travailleurs d'Algérie, du Maroc et de la Tunisie et fait aujourd'hui partie de la culture française. On peut le trouver en plat du jour dans les brasseries ou dans les cantines, et il est paraît-il l'un des plats préférés des français.

Vivre avec des personnes d'une même catégorie et d'une même culture favorise un « entre soi qui est terrible. » Cette remarque de Anne me rappelle le principe de diver(cité) que j'ai découvert lors de la présentation de mon PPE. Une étudiante avait travaillé presque une année sur ce programme mis en place en 2015 dans l'ENSAN. L'objectif est d'ouvrir la culture architecturale aux lycéens et lycéennes issus d'un milieu social et culturel difficile. L'enjeu est donc de multiplier les parcours et profils au sein des étudiants afin d'enrichir l'échange. « Le projet Divers[c]ités incarne ici la première étape de la reconnaissance d'une société multiculturelle ». Il est vrai que tout au long de mon parcours d'étudiante à l'ENSA je n'ai pas senti cette multiculturalité, et j'ai rencontré seulement des personnes ayant un contexte social et culturel semblable au mien. Le processus de vivre avec des personnes d'une même catégorie sociale se fait naturellement. Vivre ensemble est donc parfois synonyme de replis identitaire, d'un appel aux semblables: les gens d'une même origine ou d'un même milieu social se fréquentent. Nous avons chacun des perceptions et codes différents provoquant parfois une cohabitation difficile.

CONCLUSION

Savons-nous encore accueillir ? Depuis l'afflux grandissant des migrants en France, un écart entre l'Etat et les citoyens se creuse. D'un côté l'Etat tiens encore une politique ambiguë qui se veut protectrice désignant parfois les migrants comme une menace, ou qui vise à les rendre invisibles. Les villes, elles, n'ont pas de de ligne politique claire à suivre et doivent faire avec les moyens du bord. Expulsions, murs, présence policière font la une des journaux. Les médias visent à effrayer l'habitant, se montrer méfiant face à l'étranger décrit comme sale, pauvre et inculte. Cependant, les citoyens expriment de plus en plus leur mécontentement face au manque d'empressement de la France à accueillir dignement et pacifiquement les personnes réfugiées. C'est ce manque d'accueil qui a conduit certain citoyen à agir, à se rebeller, là où faire quelque chose est mieux que de ne rien faire du tout.

Durant cette enquête j'ai voulu comprendre les fondements de l'engagement solidaire des citoyens, et l'hospitalité quant à l'arrivée de réfugiés dans un quartier donné.

Les personnes sont solidaires par le biais de leur histoire familiale et leurs expériences personnelles. Elles agissent par compassion, similarité ou « exotisme ». L'hospitalité répond aux mêmes principes que la solidarité, mais sa mise en pratique la rend spécifique. Même si autrefois elle relevait du don et de la disponibilité de la personne, aujourd'hui elle s'est institutionnalisée provoquant la disparition du devoir moral de celle-ci.

Par ailleurs la démarche d'aider l'autre à l'échelle d'un quartier dépend pour beaucoup de la catégorie sociale. Je n'aime pas beaucoup cette expression qui met facilement les gens dans des cases mais il s'agirait de constater une différence entre les quartiers aisés et les quartiers plus pauvres. Le sentiment d'infériorité social à l'intérieur d'un quartier en difficulté fragilise un lien déjà abîmé où on ne cherche pas à aider mais à se démarquer de ceux encore plus en bas. L'élan de solidarité est plus difficile quand sa situation propre n'est elle même pas stable. Tandis que dans les environnement sociaux plus aisés, il y a plus de temps, de moyen et d'énergie pour s'occuper de l'autre.

L'exemple des manifestations Saint-Brévin-Les-Pins vient contrebalancer cet argument. Même si cette station balnéaire est plutôt calme et aisée, j'ai constaté un fort repli sur soi où l'accueil de l'étranger n'était pas concevable. C'est ce qu'apprehende Hélène Heuillet dans son concept de proximité/promiscuité. Selon elle, dans la proximité il y a toujours la prise en compte de l'altérité de l'autre, on peut respecter la place de l'autre. En revanche, il y a promiscuité quand cette place de l'autre n'est pas respectée, quand on a le sentiment que l'autre me vole ma place et qu'il est donc un ennemi. Ce concept s'applique à l'échelle de la colocation par exemple, du quartier, ou de deux pays voisins. C'est la même logique qui est à l'oeuvre. Afin de passer de la promiscuité à la proximité il est nécessaire d'intégrer l'idée de l'altérité « réaliser que habiter, c'est être chez soi, mais être chez soi c'est aussi être chez l'autre, c'est impossible autrement. Yannick, bénévole à Saint-Brévin-Les-

Pins, ressent cette tendance à vouloir être entre-soi afin de protéger un territoire, une culture, et finalement sa place. « *Avant on sentait vraiment que les gens ne rechignaient pas à la solidarité, mais je pense que de plus en plus il y a cet esprit qui se perd tout doucement. Les gens sont peut être plus motivé à garantir leur sécurité que leur liberté et leurs relations avec l'autre* ».

Intégrer l'idée de l'altérité est donc primordiale. Parfois nous nous enfermons dans un entre soi où les différences ne sont plus acceptées. Se confronter à l'altérité est plus que nécessaire puisqu'elle remet en question nos opinions, idées, façon de penser, façon de vivre qui ne soit pas unilatérale. Il faut concevoir l'hospitalité en considérant « *l'étranger reçu* » comme étant celui qui vient nous déplacer dans notre rapport à l'autre et à nous mêmes. De manière plus large le non-accueil, selon Fabienne Brugère, peut être dramatique pour les sociétés puisqu'il favorise une tendance au repli sur soi et à exciter les peurs. Selon elle si nous commençons à exclure les réfugiés qui appellent à l'aide, les pauvres suivront, puis les personnes révolutionnaires et ainsi de suite... Ce qui fonde la démocratie est la pluralité. La solidarité avec l'autre est donc le ciment de notre société et développe notre sens de la communauté. Par ailleurs j'ai voulu étudier ce qu'apportait cette solidarité dans un quartier et comment cela pouvait devenir un projet commun.

Autour des trois quartiers / communes étudiés, j'ai perçu une redéfinition du quartier et du voisinage. L'hospitalité d'un groupe de réfugiés vient bousculer l'entre soi d'un quartier engendrant de nouvelles relations sociale ou créant une rupture selon la divergence d'opinion. Toutefois l'arrivée des réfugiés a permis à chacun de se repositionner dans leurs jugements. Ces exilés là ne sont plus considérés comme une masse dangereuse mais comme des personnes avec qui certains voisins tissent du lien. Cette solidarité là, parfois minime par rapport à la taille du

quartier permet de revoir notre manière de vivre ensemble et de créer du commun influant plus largement sur les politiques locales. Par exemple le projet de la maison d'accueil à la Gilarderie, ou l'élan de solidarité à Saint-Brévin débouchant sur une association luttant pour le logement social dans la ville. Cette dynamique hospitalière génère donc une énergie à la création du vivre ensemble.

En effet selon Hélène l'Heuillet, le voisinage est une fabrique du politique « *C'est dans la proximité du voisinage que s'élabore le social, non pas tant comme ensemble de relations personnelles que comme articulation du soi et de l'autre.* » Le voisinage est à la limite de la séparation des relations seulement personnelles et des relations impersonnelles, si cet espace n'est pas en tant que tel politique, il en contient les conditions. Les changements majeurs qui affectent le monde comme les révolutions sociales, politique ou morale commencent par le voisinage.

L'hospitalité des migrants nous fait quelque part penser que nous somme tous des hôtes de passage, elle revêt une valeur universelle. Ainsi nos replis identitaires s'écroulent. Avec l'intensification des voyages, des commerces, des guerres et dans le contexte d'une planète de plus en plus peuplé, nous sommes plus connectés et plus proche. Plus que jamais nous nous rendons compte que nous vivons sur la même planète. Chaque civilisation à apprendre de son voisin. Emmanuel Kant¹ défend l'idée d'une paix mondiale qui deviendra réalité si l'hospitalité sera la norme. Il a l'idée d'une reconnaissance d'une « *mutuelle cohabitation* » des humains sur terre « *puisque'elle est ronde* ».

1. Ibid p.19

2. René Scherer, Zeus Hospitalier : Eloge de l'hospitalité, Pris, La Table Ronde, 2005)

3. AGIER Michel. Le couloir des exilés, être étranger dans un monde commun. Edition du croquant, 2011.

Et donc par le simple fait d'occuper le sol nous pouvons citer de nouveau René Schérer² « *l'un aurait pu être là où l'autre se trouve* ». Selon Michel Agier³ une politique du monde est forcément régie par l'hospitalité : relier les humains entre eux par la rencontre avec l'autre et dont l'hospitalité en est la condition, est une action qui institue le commun et reconnaît les multiples singularités.

BIBLIOGRAPHIE

AGIER Michel. L'étranger qui vient, repenser l'hospitalité. Edition du Seuil, France, 2018

AGIER Michel. Le couloir des exilés, être étranger dans un monde commun. Edition du croquant, 2011.

BAUDOIN et TROUBS. La Roya est un fleuve. L'association, collection Eperluette, 2018

BRUGÈRE Fabienne, LE BLANC Guillaume. La fin de l'hospitalité, l'Europe terre d'asile ? Edition Champs essai, 2017

COUTANT Isabelle. les migrants en bas de chez soi. Edition du Seuil, 2018

DION Cyril. Petit manuel de résistance contemporaine. Ediction Domaine du possible, Actes Sud, 2018

L'HEUILLET Hélène. Du voisinage, réflexions sur la cohabitations humaine. Albin Michel, 2016

MARIE PIERRE POUGET. Migrants, incarner les valeurs humaines, Mondialiser l'hospitalité. Edition Chronique Social. Collection Comprendre la société, 2017

Migrants, quelle place pour la diversité dans l'agglomération Française. Institut Kervégan, France, 2019

ROSELYNE DE VILLANOVA, ELIANE NICOLINO, RABIA BEKKAR. Immigrations et espace habités. Edition CIEMI l'Harmattan, 1994

SÉBASTIEN THIÉRY, Des actes, Calais. Collectif Perou.
Post-édition, France, 2018 TUMULTES.

SERVIGNE Pablo, CHAPELLE Gauthier. L'entraide, l'autre loi de
la jungle. Edition Les Liens Qui Libèrent, 2017`

T.HALL Edward. La dimension cachée. Edition du Seuil, 1966

FILMOGRAPHIE

ANTARÈS BASSIS. La ville monde, France, 2018

SIGVE ENDRESEN. Welcome en Norway, Norvège, 2016

RAMBALDI JULIEN. Bienvenue à Marly-Gomont, France, 2016

LE GUAY PHILIPPE. Les femmes du 6 ème étages, 2011

SAN MENDES. American Beauty, Etats-Unis, 1999

COSTA-GAVRAS. Eden à l'ouest, Grèce, 2009

TOM MACCARTHY. The visitor, Etats-Unis, 2008

TOLEDANO et NAKACHE. Samba, France, 2017

JOURNAL

Dossier migrants: changer de regard, changer d'accueil, Kaizen,
no.38, 2018

ARTICLES WEB

Ouest France. Migrants à Saint-Brévin, retour sur un dossier
explosif 2016 disponible sur : http://www.cotedejade.fr/actus/actu-pornic-cote-de-jade.php?num_actu=10356

20 minutes. Coups de feu contre le futur centre d'accueil de
migrants 2016 disponible sur : <https://www.20minutes.fr/nantes/1937239-20161006-loire-atlantique-coups-feu-contre-futur-centre-accueil-migrants-saint-brevin>

20 minutes. Saint-Brévin : 5 questions autour de l'accueil
des migrants 2016 disponible sur : <https://www.20minutes.fr/nantes/1938503-20161007-saint-brevin-cinq-questions-autour-accueil-migrants-tensions>

Ouest France. Saint-Brévin les 47 migrants ont quitté le centre
d'accueil 2017 disponible sur : <https://www.ouest-france.fr/pays-de-la-loire/saint-nazaire-44600/saint-brevin-les-47-migrants-ont-quitte-le-centre-d-accueil-4928954>

Le Monde. Couscous à la conquête du monde 2005 disponible sur
: https://www.lemonde.fr/a-la-une/article/2005/03/20/couscous-a-la-conquete-du-monde_374428_3208.html

Les Inrockuptibles. Supporter ses voisins est-il humaine-
ment possible ? 2016 disponible sur : <https://www.lesinrocks.com/2016/08/29/livres/idees/ensemble-separes-ethique-voisinage/>

PravdaFrance. Louis Benoît Greffe, Bretagne : tensions à Saint-
Brévin-les-Pins autour d'un projet d'accueil de migrants de Calais,
2016 disponible sur : <http://www.pravdafrance.com/authore-d/1303751-FRANCE/> <http://www.pravdafrance.com/authore-d/1303751-FRANCE/>

Ouest France. Saint Brévin les anti-migrants se manifestent. Kate Stent 2018 disponible sur : <https://www.ouest-france.fr/pays-de-la-loire/saint-brevin-les-pins-44250/saint-brevin-les-anti-migrants-se-manifestent-5984025>

EMISSIONS RADIO

France Culture. Accueillir les migrants: émission spéciale en direct de Saint-Brévin 2016 disponible sur : <https://www.franceculture.fr/emissions/linvite-des-matins/accueillir-les-migrants-emission-speciale-en-direct-de-saint-brevin-les>

France Culture, les chemins de la philosophie. Sommes nous condamnés à vivre ensemble ? 2019 disponible sur : <https://www.franceculture.fr/emissions/les-chemins-de-la-philosophie/voisinage-14-sommes-nous-condamnes-a-vivre-ensemble>

VIDEOS

Après la jungle, émission france 5, 2016 disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=4lISBoKV5cc>

Immigration : « la fin de l'hospitalité » par Fabienne Brugère. France Info. 2018 disponible sur : <https://www.dailymotion.com/video/x6w2tzb>

AUTRE

La promesse de l'Aube, dossier d'analyse sur le centre d'hébergement d'urgence dans le XVI^{ème} à Paris, Ville et Territoires, Master 2, 2018

MEMOIRE

MARCHESSAUX Clément, L'hospitalité une histoire sans fin, ENSAN

MOLLARD Chloe, L'accueil des migrants dans la vallée de la Roya : Hospitalité privée en contexte d'inhospitalité politique. Sociologie des mobilités Année 2016/2017 Université de Nice

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR